

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Henri Hamelin

Souvestre, Émile

Bielefeld, 1841

[urn:nbn:de:bsz:31-90115](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-90115)

SA

1361. II

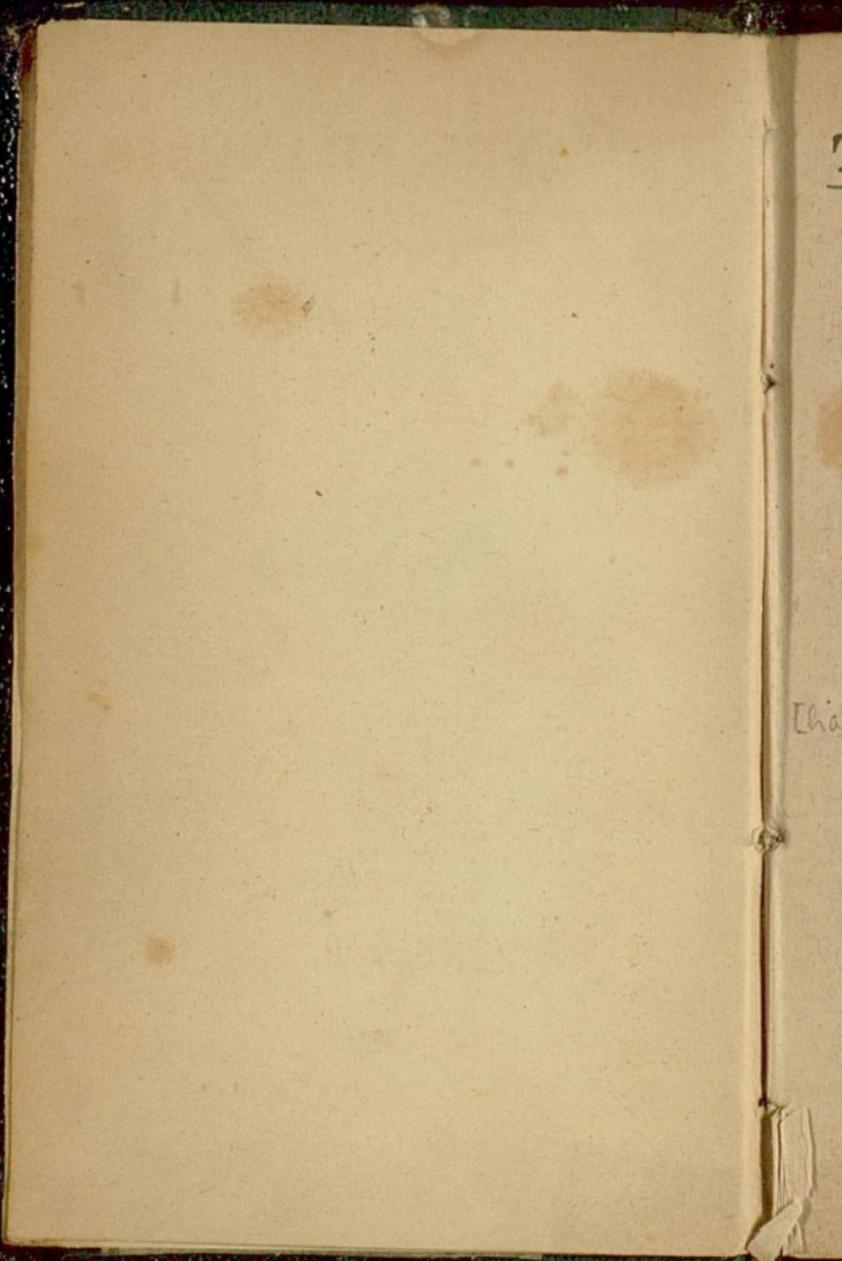
7-9

SA 1361, II, 7-9

II. C.

1448.

g 3969



[ha

THÉÂTRE FRANÇAIS

PUBLIÉ

PAR

C. ⁺SCHÜTZ.

DEUXIÈME SÉRIE

VIII. LIVRAISON.

HENRI HAMELIN,

PAR

M. ÉMILE ⁺SOUVESTRE.

Bielefeld,

VELHAGEN & KLASING.

1841.

THEATRE FRANÇAIS

PHILIP

C. BERTIN

SA 1361, II, 8

HERMANN HAMMANN

1799

IN DER DRUCKEREI

VERLAGSSTELLE

Nicolaus

VERLAGSSTELLE

z B

HENRI HAMELIN,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

PAR

M. ÉMILE SOUVESTRE.

PERSONNAGES.

HENRI HAMELIN, fabricant.

ALFRED LAMBERT, peintre.

CANTAL, négociant.

BAUDOIN, commis.

FRANÇOIS, valet.

EUGÉNIE, femme d'Hamelin.

LOUISE, servante.

*La scène se passe près de Rouen, à la
campagne.*

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon. — Portes au fond et dans les côtés. — Sur le devant, des tables et près d'elles des fauteuils. — Une table servie dans le fond.

Scène I.

LOUISE, occupée à mettre le couvert sur la table pour le déjeuner; FRANÇOIS, entrant.

FRANÇ. Ah! je savais bien que je vous trouverais au salon.

LOUISE. Vraiment!

FRANÇ. C'est-il pas ici que M. Lambert travaille?... vous venez le chercher encore..

LOUISE. Possible.

FRANÇ. Et je vous gêne?...

LOUISE. Peut-être...

FRANÇ. Alors je reste! je veux rester... ça vous ennuiera.

LOUISE. Du moins, vous vous rendez justice.

FRANÇ. Oui, que je me rends justice...

et à vous aussi!... allez, mauvaise!... allez, sans cœur!... ne pas vouloir seulement me parler... ne pas me dire un mot d'amitié!... et penser que c'te femme-là m'a dit autrefois qu'elle m'aimait!

LOUISE. Parcequ'autrefois vous étiez un bon enfant, point jaloux, tandis que maintenant...

FRANÇ. J'ai tort, peut-être! c'est déjà si sûr, une femme, pour qu'on s'y fie!... vous surtout qu'êtes une savante.

LOUISE. Ah! voilà!.. parceque madame Hamelin m'a fait apprendre à lire et à écrire, monsieur s'épouvante; on dirait que l'alphabet est quelque chose d'immoral.

FRANÇ. Eh bien oui, c'est vrai, j'haïs l'alphabet, j'ai en horreur la moulée, d'autant que j'ai jamais pu y mordre... je m'défie de tous ceux qu'en savent pus que moi... c' qui fait que j' me défie de tout le monde.

LOUISE. Alors, pourquoi vouloir m'épouser?

FRANÇ. Pourquoi?... méchante!... vous le savez pas peut-être?... — Parceque j' vous aime malgré moi, parceque vous m'avez ensorcelé, quoi!... (*S'approchant.*) Ah! Louise, si tu voulais être bonne fille comme autrefois, quand nous servions ensemble à la ferme! alors nous étions bien heureux!... mais depuis que t'es venue chez madame Hamelin, ils ont fait de toi une demoiselle; — tu sais lire dans les livres,

t'écris des lettres que je peux pas voir c' qui a dedans; et tout ça, ça me tourmente, ça m'empêche de dormir, ça me donne la fièvre.

LOUISE. Dites que vous êtes fou, François.

FRANÇ. C'est possible; mais j'aime mieux être fou que d'être... autre chose. — Oh!.. ce M. Lambert je l'hai t'y! — qu'est-ce qu'y reste faire ici? pourquoi qu'y retourne pas à Paris?... un peintre... est-ce que c'est sa place dans une fabrique de coton?..

LOUISE. Na savez-vous pas qu'il est cousin de M. Hamelin, qu'il est venu ici parcequ'il était malade... et je crois, aussi, d'après quelques mots que j'ai entendus, parcequ'il avait des créanciers... (*mouvement de François.*) c'est pas étonnant!.. les artistes... c'est si peu intéressé... ça ne pense jamais à l'argent... puis il n'a pas de fortune, ce jeune homme... il paraît même qu'il n'était pas heureux à Paris!

FRANÇ. Oui, et vous voulez le dédommager ici, n'est-ce pas?

LOUISE, *blessée.* Monsieur François!..

FRANÇ. Et c'est pour consoler M. Lambert que je vous vois entrer dix fois par jour chez lui, sous prétexte de lui porter de la musique ou de lui demander des livres.

LOUISE. Ne vous ai-je pas dit que c'était madame qui m'envoyait.

FRANÇ. C'est ça... et c'est pour madame qu'y reste ici depuis deux mois, lui qui devait repartir au bout d'une semaine, qu'il est tous les jours plus triste et qu'y se promène dans le parc comme ça: (*il fait comme un homme qui marche d'un air sombre.*) en poussant des soupirs à faire peur aux oiseaux!

LOUISE. Fi, le vilain jaloux qui espionne tout le monde!...

FRANÇ. C'est-à-dire qu'y faudrait fermer les yeux!

LOUISE, *vivement*. C'est-à-dire, qu'il ne faut pas mépriser ceux qu'on aime, en les soupçonnant; je suis libre de mes actions et je ne veux pas qu'on y voie du mal, entendez-vous?...

FRANÇ. Ainsi, il faut vous laisser faire la coquette?

LOUISE, *s'animant*. Et si je veux être coquette!...

FRANÇ. Par exemple!...

LOUISE, *s'animant*. Si je veux parler à M. Lambert!

FRANÇ. Mais, mam'selle...

LOUISE, *en colère*. Et puisque vous vous défiez de moi... tout est rompu entre nous...

FRANÇ. Qu'est-ce que vous dites donc?..

LOUISE. Je ne veux pas d'un mari jaloux... je ne veux plus vous parler.

FRANÇ. Mais, Louise...

LOUISE. Je ne vous aime plus!...

FRANÇ. Louise!

LOUISE. Je vous déteste.

FRANÇ., *reculant*. Ah!

(*Louise sort.*)

Scène II.

FRANÇOIS, *seul*.

Louise... Louise... eh ben!.. elle s'en va tout de bon... Dieu de Dieu, j'ai t'y du malheur!... v'là que j' l'ai fâchée à présent!... oh!... j' m'ai en abomination! — Et si c'est vrai cependant qu'elle m'aime plus!... si elle aime M. Lambert? — oh! non, ça ne peut pas!... à moins que ça ne soit! — ah! je l' saurai bientôt... je les suivrai partout... je les écouterai, et si je m'aperçois de queuqu' chose... malheur à eux!... j' suis capable d'aller me jeter à la rivière. (*Apercevant Baudoin.*) Ah!

Scène III.

FRANÇOIS, BAUDOIN.

BAUD. As-tu vu M. Hamelin, François?

FRANÇ. Y n'est pas sorti de sa chambre.

BAUD. Comment, il n'est pas levé?

FRANÇ., *confidemment*. C'est-à-dire, qu'y n' s'est pas couché.

BAUD. Encore!...

FRANÇ. Y m'a bien défendu de l' dire à madame, mais v'là plusieurs nuits qu'y veille!... J' comprends pas ça, moi, qu'un homme riche comme monsieur, un des premiers fabricants du pays soit toujours à

l'ouvrage... Moi qui suis qu'un domestique... j'ai jamais envie de travailler... jamais! et j' dors le plus tard possible...

BAUD. Et l'oncle de madame... M. Cantal?

FRANÇ. Oh! lui, y dort sans scrupules, j' vous en réponds. Au fait, il est arrivé hier soir si tard, y doit être fatigué! — v'là un brave homme, par exemple!... tous les ans, quand y vient lui-même faire ses commandes à la fabrique et passer quelques jours avec sa nièce, y m' dit dès qu'y m' voit: — Ehben! François, est-ce que t'es toujours aussi bête, mon garçon? Toujours M. Cantal, que j' lui réponds en riant... parceque je sais ben que c'est pas pour m'humilier!... — oh! y n'est pas fier du tout, l'oncle à madame! — avec ça qu'y n'aime pas plus qu' moi l' peintre.. M. Lambert.

BAUD. Comment sais-tu cela?

FRANÇ. Oh! c'est ben visible... y a deux ans, quand y se sont rencontrés ici, y s' disputaient toujours... et hier encore, à peine M. Cantal était arrivé qu' ça a recommencé... puis, que l' vieux avait l'air d'observer l'autre du coin de l'œil, comme s'il avait su quequ' chose sur son compte.

BAUD. Tu es un curieux: va au village, attends l'arrivée du courrier, et apporte les lettres sur-le-champ...

FRANÇ. Oui, monsieur Baudoin.

(Il sort.)

Scène IV.

BAUDOIN, *seul.*

Pauvre M. Hamelin!... travailler nuit et jour, et sans pouvoir vaincre le mauvais sort!... quand je pense que dans quelques semaines tout le monde connaîtra sa ruine... que cette fabrique ne lui appartiendra plus!... Le voici.

Scène V.

BAUDOIN, HAMELIN.

HAMEL., *tenant un papier à la main.*
C'est bien cela... c'est bien cela!...

BAUD. Monsieur...

HAMEL., *apercevant Baudoin.* Ah! c'est vous, Baudoin.

BAUD. Je vous apporte l'inventaire de la filature, monsieur...

HAMEL., *avec distraction.* Ah!... eh bien!

BAUD. Toutes dettes payées... il restera à monsieur les vingt mille francs dus par la maison Durand...

HAMEL. Ainsi ces vingt mille francs sont à moi... je puis les exposer sans crainte?... merci, Baudoin... ils suffiront peut-être pour me sauver...

BAUD. Comment?...

HAMEL. Vous connaissez ma situation comme moi-même, mon vieil ami; vous savez que je lutte en vain depuis deux années contre la concurrence étrangère; je

ne puis échapper au désastre qui menace ma filature, qu'en découvrant les moyens de soutenir cette concurrence... une machine qui me permette de produire à moins de frais.

BAUD. Eh bien?...

HAMEL. Eh bien!... ce problème, j'en ai long-temps cherché la solution sans pouvoir la trouver... — oh! je ne puis dire ce que j'ai souffert depuis six mois, mon ami; ces dernières nuits surtout, je les ai passées dans toutes les angoisses de la fièvre... je sentais le temps s'enfuir... et à chaque heure qui sonnait, je pensais que je faisais un pas de plus vers ma ruine. Enfin... cette nuit... pendant que j'étais là, près de la chambre de mes enfants qui dormaient... écoutant leur douce respiration, et pensant avec désespoir que leur sort dépendait de cette découverte qui m'échappait toujours... je ne sais si c'est une inspiration de ma tendresse, mais le moyen que je cherchais vainement depuis six mois... s'est présenté subitement à mon esprit... et le voilà!...

BAUD. Est-ce possible?... mais alors vous ne serez plus obligé d'abandonner la fabrique à vos créanciers... vous n'avez plus rien à craindre.

HAMEL. Oh! je n'ose me confier encore à mon espérance... j'ai peur de me faire illusion... puis, ces machines nouvelles qui doivent me sauver, ne peuvent être établies qu'à grands frais.

BAUD. Ne pourriez-vous trouver la somme nécessaire?.... Si vous parliez à M. Cantal, par exemple?...

HAMEL. J'y avais songé d'abord... je devais lui faire connaître ma situation, et lui proposer une association qui eût pu devenir profitable dans l'avenir... mais hier, en arrivant, il m'a appris qu'il venait de céder ses affaires et de réaliser tout ce qu'il possédait afin de vivre désormais en repos : il ne s'est même arrêté à Rouen que pour voir un domaine dont son notaire lui avait parlé; il en paraît ravi et l'affaire est presque conclue.

BAUD. Ah!

HAMEL. Ma demande eût dérangé ses plans; il eût fallu qu'il renonçât à toutes les joies qu'il avait promises à ses vieux jours, qu'il préférât mon bonheur au sien!... c'eût été me montrer trop égoïste; j'ai dû renoncer à mon premier projet...

BAUD. C'est juste...

HAMEL. Mais ces vingt mille francs dont vous parliez toute-à-l'heure, et que je puis hasarder puisqu'ils m'appartiennent, me suffiraient pour un premier essai... si j'échoue, je n'aurai du moins compromis la fortune de personne; si je réussis, au contraire... tout deviendra facile, et j'emprunterai sans scrupule, sûr de satisfaire à mes engagements.

BAUD. Pourvu que la maison Durand paie ces vingt mille francs!...

HAMEL. La chose est douteuse... je le

sais ; mais le courrier d'aujourd'hui décidera de mon sort : s'il m'apporte la nouvelle que ma traite a été protestée... alors ma découverte est inutile... et tout sera dit : je partirai pour Rouen ; je réunirai mes créanciers... et je ferai honneur à tous mes engagements... je sais ce que ce désastre aura d'affreux !... il me frappera dans ma femme... dans mes enfants... — mais je suis jeune, je prendrai, s'il le faut, une place de commis à côté de vous, mon brave Baudoin, et je recommencerai la vie avec un capital qui porte un intérêt lent quelquefois, mais toujours sûr : — le courage !...

BAUD., *attendri*. Cher monsieur Hamelin !

HAMEL. Laissons cela... — Il n'y a rien de nouveau depuis hier ?

BAUD., *lui donnant un papier*. Ces lettres de change souscrites par le cousin de monsieur... M. Lambert... et que vous aviez donné ordre de payer à Paris...

HAMEL. Ah ! bien... Quand je donnai cet ordre... il y a quelques mois... je croyais encore pouvoir faire ce sacrifice... lui éviter des soucis qui l'auraient découragé davantage !... il y a tant d'obstacles pour l'artiste jeune et pauvre ! (*A part.*) Ce sera du moins un dernier service que j'aurai pu lui rendre avant ma ruine.

(*Il déchire les lettres de change.*)

BAUD. Vous n'avez pas d'autres ordres à me donner, monsieur ?

HAMEL. Non. — Ah ! écoutez, Baudoin ;

vous êtes un vieil ami de la famille... vous étiez le commis de confiance de mon père, comme vous êtes le mien; le n'ai dû vous rien cacher; mais le plus profond silence... pas un mot surtout à ma femme; je veux supporter seul jusqu'au bout toutes les inquiétudes.

BAUD., *tristement.* Oui, monsieur.

HAMEL., *lui prenant la main.* Et surtout ne sois pas triste ainsi, ou ton air en dirait autant que des paroles... sois tranquille comme moi...

BAUD. Je tâcherai, monsieur. *(Il sort.)*

Scène VI.

HAMELIN, *seul.*

Eugénie ne saura que trop tôt notre changement de fortune, s'il arrive. — Notre aisance dont elle dédaignait la source lui a laissé jusqu'à présent le loisir des rêveries romanesques; mais comment supportera-t-elle un brusque retour à l'existence positive?... ah! si je pouvais lui épargner cette dure épreuve!... Mon Dieu! ce courrier... — je meurs d'impatience... — et si la traite était payée... j'ai là de quoi me sauver... j'en suis certain...
(Il s'assied à gauche et examine des papiers.)

Scène VII.
HAMELIN, EUGÉNIE.

(Eugénie entre rêveuse, un livre à la main, par la droite elle aperçoit Hamelin, tressaille, puis vient à lui.)

EUGÉN. Bonjour, Henri...

HAMEL., lui prenant la main. Bonjour...

(Il continue à examiner ses papiers.)

EUGÉN., le regardant. Toujours ces calculs!...

(Elle va s'asseoir tristement; Hamelin lève les yeux, d'abord avec distraction; puis son regard s'arrête sur Eugénie.)

HAMEL., avec intérêt. Tu es triste, Eugénie...

EUGÉN., sourdement. Vous vous en apercevez, pourtant.

HAMEL., se levant. C'est vrai... je ne devrais point être préoccupé quand je te vois... j'ai tort... mais ne m'en veux pas...

EUGÉN., tristement. Oh! non... je sais que vous êtes bon!...

HAMEL. Tu parais souffrante....

EUGÉN. Oui...

HAMEL. Qu'as-tu donc?

EUGÉN. Je ne sais... Il y a des jours comme cela, où le cœur est douloureux... sans que l'on sache pourquoi; où tout déplaît, afflige; où l'on respire mal à l'aise, et où l'on sent le besoin de pleurer.

HAMEL. Oui, ce sont des défaillances de l'âme que nous avons tous éprouvés à

nos heures... mais plus fréquentes chez toi, parceque tout ce qui t'entoure te déplaît... (*Mouvement d'Eugénie.*) Oh! ne cherche ni à me contredire ni à t'excuser.... crois-tu que je n'aie pas compris la cause de ces dégoûts? Enfermée dans un comptoir dès ton enfance, tu as vu tes premières années s'écouler sans joie, sans liberté... Ton oncle espérait enchaîner ainsi ton imagination, et il l'a rendue plus active. Il t'a fait prendre en horreur la vie qu'il voulait t'imposer. — Puis la lecture, la solitude, l'oisiveté que permet l'aisance ont exalté chez toi ces dispositions... Et, maintenant, tout ce qui te rappelle, même de loin, la réalité, te tourmente, te déplaît... N'est-ce point là ton mal, dis-moi?

EUGÉN. Peut-être; je trouve tout monotone autour de moi; je voudrais du changement... des émotions... quelque chose qui pût m'occuper, et me faire sentir que je vis.

HAMEL., *souriant.* Enfant!... comme s'il n'y avait de charmes que dans ce qui sort de la vie ordinaire!... et ne sais-tu pas où conduit cette exaltation romanesque dans laquelle tu te complais? Regarde Lambert... la fièvre du siècle l'a aussi gagné; toujours inquiet, mécontent, parcequ'il n'a point su se résigner aux premiers désenchantements que tout artiste doit subir; il se plaint de la vie au lieu de songer à y prendre sa place; et au premier chagrin il la quittera brusquement. Ah! évite cette

dangerieuse maladie! que te manque-t-il? tu as près de toi tes enfants... ton mari... c'est ton monde à toi... et tu peux l'enfermer dans tes deux bras!... Laisse toutes les rêveries qui t'attristent, sois heureuse parceque l'on t'aime, et aime les autres pour qu'ils soient heureux: c'est la vie, cela; pourquoi la chercher ailleurs?

RUGÉN. Tu as raison, Henri, tu as raison; oui, parle-moi ainsi... j'ai besoin de t'entendre... tu me calmes, tu me persuades.... je ne te vois point assez... nous causons trop rarement... reste toujours près de moi...

HAMEL. Je le voudrais, mais tu le sais, toute notre fortune est dans notre travail.

RUGÉN. Eh! qu'importe la fortune? — Je vous en prie, Henri, ne me quittez point si souvent...

HAMEL. Je tâcherai.

RUGÉN. Aujourd'hui, par exemple, nous devons, après déjeuner, faire une promenade aux Saulaies... vous viendrez, n'est-ce pas?...

HAMEL. Pardonne-moi... c'est impossible.

RUGÉN. Pourquoi?...

HAMEL. J'attends des lettres...

RUGÉN. Baudoin sera là.

HAMEL. Non... il faut que je les voie — et je ne sais... il me semble même que le courrier tarde...

RUGÉN. Mais....

HAMEL. Je ne puis, te dis-je. . (*en sou-*

riant.) tu sais notre maxime: les affaires avant tout...

EUGÉN., *avec expression.* Ah! oui..., avant tout...

HAMEL., *blessé.* Eugénie... vous êtes injuste... mais vous ne pouvez savoir de quelle importance sont pour moi les nouvelles que j'attends... (*à part.*) plaise à Dieu qu'elle ne le sache jamais!... Allons... enfant... n'aurez-vous jamais de raison? (*Eugénie fait un mouvement.*) Je n'ai point douté de ton cœur, moi... pourquoi douter du mien... point de querelle... je t'en conjure... j'ai besoin de calme... Ta main! — Chère insensée!...

(*Il prend la main d'Eugénie et l'embrasse. Dans ce moment Lambert entre et s'arrête en faisant un mouvement.*)

Scène VIII.

LES PRÉCÉDENTS; LAMBERT, *une boîte de pistolets à la main.*

EUGÉN., *se détournant et tressaillant.* Monsieur Lambert!...

HAMEL. Bonjour, Alfred...

LAMB., *brusquement.* Bonjour...

(*Il va déposer sur la table sa boîte de pistolets.*)

HAMEL. Depuis ce matin j'entends tes coups de feu dans le bois; j'ai cru que tu chassais, car c'est une passion chez toi depuis quelque temps.

LAMB. C'est de la fatigue, du bruit, de

l'oubli pour une heure... et c'est beaucoup que de gagner une heure sur la vie!

HAMEL. Et ton tableau, avance-t-il ?

LAMB. Non ; je ne l'achèverai pas!

EUGÉN., *vivement*. Pourquoi cela ?

LAMB. A quoi bon combattre quand on est certain de ne pas vaincre ? je suis las de faire des rêves qui ne s'accomplissent pas!

HAMEL. Mais tu destinais cette sainte Geneviève à l'exposition!

LAMB. Elle n'y paraîtra pas : qu'importe aux désœuvrés qui font le public un tableau de plus accroché aux murs du Louvre!

HAMEL. Cependant c'était un moyen de révéler ton talent...

LAMB. Et qui le jugerait ce talent ? quelques feuilletonnistes chargés de faire une fois par jour la parade à la porte d'un journal, connaisseurs d'occasion qui sacrifieraient Raphaël à un calembourg!... — non, non, soumettre l'art à de tels juges c'est l'avilir.

HAMEL. Mais comment ne pas rester ignoré si l'on ne tente rien pour se faire connaître ?

LAMB. Je le sais, de nos jours il faut que l'artiste se fasse le commis voyageur de sa gloire, car la célébrité ne vient plus chercher le génie obscur!.. aussi, malheureux qui s'acharne à poursuivre de brillantes chimères! — Ah! pourquoi n'ai je point été aussi sage que toi, Henri ? au lieu de me trouver maintenant un miséra-

ble peintre inconnu, je serais propriétaire de quelque riche fabrique... et heureux comme toi!...

HAMEL. Tu aurais d'autres soucis, peut-être.

LAMB., *amèrement*. Oh! sans doute; la baisse des cotons, la hausse de la garance et la crainte de ne pas devenir assez vite millionnaire... — Mais je ne sais pourquoi je dis tout cela; ne vivons-nous pas dans une société civilisée et sous un gouvernement constitutionnel? après tout, si les artistes se trouvent trop mal, l'opium n'est point si cher, et la rivière coule pour tout le monde!...

HAMEL. Encore un cœur malade... (*Regardant sa montre.*) Mais ce courrier.... ce courrier qui n'arrive pas!... Ah! l'incertitude est pire que le malheur même. — Et cependant... je devrais utiliser ces moments d'attente... oui, tâchons de revoir ces plans... je les ai vérifiés vingt fois et j'ai toujours besoin de m'assurer que je ne me suis point trompé...

RUGÉN. Vous nous quittez?...

HAMEL. Oui... déjeûnez sans moi... je reviendrai tout-à-l'heure.

(*Eugénie qui a fait un mouvement pour le retenir, s'arrête découragée; Hamelin rentre dans sa chambre à droite.*)

Scène IX.

EUGÉNIE, LAMBERT.

EUGÉN., *à part, avec un coup-d'œil à Lambert.* Toujours me laisser seule!...
(Elle s'assied à droite, Lambert est assis à gauche.)

LAMB. Hamelin est bien préoccupé ce matin.

EUGÉN., *qui s'est assis.* Oui.,

LAMB. Sans doute quelque affaire nouvelle!... quelque découverte peut-être... une roue à retrancher à ses machines, ou une navette à ajouter à ses métiers! Voilà savoir user de son intelligence, du moins! savoir vivre!... c'est ainsi que l'on fait son chemin dans le monde, et que l'on acquiert de la fortune... de la considération... de la célébrité... même.

EUGÉN., *le regardant.* Encore triste et amer!...

LAMB. Moi, nullement: tout cela me semble juste: le monde ne peut récompenser que les mérites qu'il comprend... Moi, triste et amer?... pourquoi?... n'ai-je point pris mon parti sur le bonheur?...

EUGÉN. En y renonçant!...

LAMB. C'est quelque chose, que d'être détrompé d'une illusion.

EUGÉN. Êtes-vous donc si certain que le bonheur soit impossible?...

LAMB., *se levant.* Oh! maintenant!.. oui, madame!... autrefois... il y a quelques jours

peut-être, j'aurais pu espérer encore. A défaut de la gloire, noble rêve que l'on raille de nos jours, je comptais encore sur les ivresses du cœur; je croyais que l'amour pouvait consoler de tout...

EUGÉN., *timidement*. Et maintenant?...

LAMB. Maintenant... je sais que l'homme sans joies, sans richesse et sans illustration, offrirait en vain à une femme tout ce qu'il y a en lui de dévouement et de tendresse... les malheureux ne peuvent être aimés...

EUGÉN., *avec émotion*. Ah! vous êtes injuste.

LAMB., *vivement*. Le croyez-vous!

EUGÉN. Mais je ne sais pourquoi nous parlons de ces choses... je vous attriste. — Vous m'avez promis une lecture ce matin... (*Elle va vers la table à gauche.*) On m'a envoyé là plusieurs volumes dont je n'ai encore vu que les titres... Connaissez-vous Valérie?...

LAMB. Oui, madame.

EUGÉN. Quel est ce livre?

LAMB. L'histoire d'un jeune homme qui meurt parceque la femme qu'il aime appartient à un autre.

EUGÉN. Ah!... lisez autre chose.

(*Elle lui donne un autre livre.*)

LAMB. Oui, c'est une histoire trop vulgaire, n'est, ce pas? c'est celle de tant de malheureux! car les hommes ont ainsi réglé le monde: nous rencontrons un jour trop tard la femme qui eût pu rendre notre

vie heureuse, et il nous est défendu à jamais de l'aimer!.. le bonheur appartient au premier arrivé; il dépend d'une visite, d'une rencontre, toujours du hasard, jamais du cœur!..

RUGÉN., *à part.* Oh! cela est vrai!..

LAMB. Et cependant, cette femme, quelquefois, est votre unique espoir; quand vous l'avez connue votre cœur était mort à toutes les joies; l'existence vous fatiguait, et vous alliez vous en délivrer comme d'un fardeau.

RUGÉN., *à part.* Que dit-il?...

LAMB. Vous vous êtes repris à la vie à cause d'elle, vous avez oublié votre désespoir, vous êtes resté pour vous enivrer du son de sa voix, pour attendre l'heure où son regard saura lire dans le vôtre... et ce regard ne se lèvera point, cette femme sera sans pitié pour vous... elle vous écoutera froidement... elle refusera de vous comprendre, et vous serez forcé de lui dire...

RUGÉN., *vivement.* Pourquoi?... (*Les yeux baissés.*) Je ne connais point cette Valérie... mais si elle refuse de comprendre... c'est peut-être par prudence... par amitié... c'est qu'il est des secrets qu'il ne faut pas deviner... parceque après s'être compris... il faudrait se séparer.

LAMB. Se séparer!

RUGÉN., *vivement.* Mais pardon... ce livre... vous ne lisez pas.

LAMB., *impétueusement.* Ah! madame...
EUGÉN. Mon oncle!

Scène X.

EUGÉNIE, LAMBERT, CANTAL.

CANT. Eh bien! qu'avez-vous donc?.....
vous parliez si vivement que vous aviez
l'air de vous disputer.

EUGÉN. Nous... nullement...

CANT., *saluant Lambert.* Monsieur... (A
part.) Encore le romantique cousin... un
artiste incompris... (Haut.) Je vous ai
fait attendre pour déjeuner, je parie?...
mais j'ai dormi tard... puis, cette cham-
bre que tu m'avais donnée communique
à la terrasse: j'y suis monté et je m'y
suis oublié. Cette vallée de Charleval est
magnifique... quel air pur! Il faut avouer,
que vous êtes bien heureux de vivre à la
campagne. Ici, du moins, on n'a pas re-
gret à sa contribution personnelle; on
respire pour son argent!... tandis que nous
autres citadins, nous vivons sous cloche,
comme des cantalons. L'industrie qui fait
tant de progrès devrait bien trouver, pour
nos villes, le moyen de distribuer de l'air
à domicile. — Du reste, je vais bientôt
jouir du même bonheur que vous. (à Eu-
génie.) Mais qu'as-tu donc? tu es rêveuse...

EUGÉN. Moi, mon oncle!

CANT. Oui, toi. Tu es triste... voyons,
qu'est-ce qui te manque pour être heu-
reuse? tu as un mari qui t'aime, des en-

fants qui se portent bien... tu devrais te trouver dans la vie comme une alouette dans le ciel! — Ah: je t'avertis, d'abord, qu'il faudra être gaie pendant mon séjour ici: j'aime la joie, moi; c'est commun, mais c'est sain. — Par état, d'ailleurs, les *rêveuses tristesses* me sont défendues... Je vous demande ce que l'on dirait d'un bonnetier mélancolique!

EUGÉN. Oh! mon oncle... un bonnetier...

CANT. Mais certainement. Est-ce que je n'expédie pas de la bonneterie dans les quatre parties du monde? — Après ça je sais bien que je pourrais dire comme beaucoup d'autres, *que je n'étais pas né* pour un pareil état! j'ai fait mes classes; j'ai même d'anciens condisciples qui sont devenus hommes de lettres, et qui, au lieu de chaussettes, comme moi, tricotent des vaudevilles et des mélodrames... (*Un domestique entre avec une bouteille qu'il place sur la table.*) Mais, voyons donc, est-ce que nous ne déjeûnons pas. (*Le domestique avance la table, puis il sort.*) Cette promenade sur la terrasse m'a ouvert l'appétit... Eh bien, toi?...

EUGÉN. Non, mon oncle.

CANT. Et monsieur?

LAMB. Je vous remercie.

CANT. Comment? on ne mange donc plus, ici? Ma foi, moi, c'est une trop vieille habitude pour que je m'en défasse... d'autant que je n'ai aucune prétention à me nourrir de mes rêves, comme toi, Eugénie

... Oh! oui, tu as toujours été romanesque, mais moi c'est différent... (*il s'assied.*) je ne suis qu'un de ces misérables bourgeois qui se marient dès qu'ils ont satisfait à la conscription, travaillent quarante ans sans se plaindre, et meurent, à la sourdine, de leur belle mort, avec la réputation d'honnêtes gens; en un mot, un véritable épicier.

(Mouvement d'impatience de Lambert. Cantal mange; Eugénie travaille à droite; Lambert dessine sur la table à gauche.)

EUGÉN. J'espère, mon oncle, que cette fois vous nous resterez quelque temps!

CANT. J'y comptais; mais j'ai fait à Rouen une rencontre qui a dérangé tous mes projets, et me force à me rendre à Paris aujourd'hui même.

EUGÉN. Comment cela?

CANT. Mon Dieu, en portant chez mon notaire les fonds que je viens de réaliser, j'y ai rencontré une cousine que je n'avais point revue depuis trente ans... une de mes belles danseuses d'autrefois.

EUGÉN. Et vous l'avez reconnue.

CANT. En l'entendant nommer... car la figure... était un peu changée. Nous avons renouvelé connaissance, et nous avons passé ensemble une soirée entière causant de notre jeunesse, de nos illusions d'autrefois!... j'ai même fini par me rappeler que j'avais été amoureux fou de cette belle cousine... à ma sortie du collège. — Enfin,

à force de revenir sur le passé, la conversation nous a amenés à parler du présent, et j'ai reçu de ma vieille amie de tristes confidences.

EUGÉN. Que lui est-il donc arrivé ?

CANT. Oh! mon Dieu, des infortunes ordinaires... le veuvage d'abord, puis la vieillesse, la pauvreté... enfin, l'abandon d'un fils qui a mieux aimé suivre ses inclinations que ses devoirs. Cette dernière douleur était la plus vive; je lui ai promis de pousser jusqu'à Paris, de voir son enfant prodigue, et de faire tous mes efforts pour le ramener à la raison.

EUGÉN. Et vous appelez ce fils ?

CANT. Louis Arvon.

LAMB. Arvon?...

EUGÉN. Vous le connaissez?...

LAMB. Un jeune poète.

CANT. C'est cela: il a abandonné un petit emploi, dont il vivait à Rouen avec sa mère, laissant celle-ci pauvre, malade, désolée; et maintenant il végète à Paris où il maudit notre siècle de fer, en adressant des odes à la Colonne et à la lune.

EUGÉN. Mais c'est donc un mauvais fils ?

CANT. Eh mon Dieu, non; c'est simplement un de ces jeunes gens qui se croient de grands hommes parcequ'ils sont pâles, ennuyés de vivre, et qui, sans se douter que le premier caractère du génie est une sublime patience, dépensent à se plaindre le temps qu'il faudrait employer à réussir.

(Lambert fait un mouvement qu'Eugénie remarque.)

EUGÉN. Vous êtes bien sévère.

LAMB. Pourquoi donc? Monsieur exprime l'opinion commune: un poète, un artiste ont-ils droit de se plaindre? A quoi ces gens servent-ils? à fabriquer quelques jouets dont s'amuse les femmes et que méprisent les hommes raisonnables!

CANT. Oh! pardonnez-moi, on n'est point si barbare: je sais aussi que ce qui est beau est utile et qu'il y a ici-bas une tâche différente pour chacun: humble pour le marchand, glorieuse pour l'artiste, honorable pour tous quand elle est bien remplie. — Mais il ne suffit pas de se décorer d'un beau nom, il faut prouver qu'on est digne de le porter.

EUGÉN. Est-il toujours facile de faire ses preuves? Le siècle n'est-il pas injuste quelquefois? il peut y avoir des génies méconnus.

CANT. Des génies méconnus? comment donc? on ne voit que cela depuis dix ans. Il n'est plus d'étude d'avoué qui ne cache un Gilbert, plus de boutique de barbouilleur où ne languisse un Michel-Ange; il y a en France, dans ce moment, débordement de grands hommes... sans que cela paraisse!... Les gens médiocres s'en vont comme les rois et les dieux, et, si l'on n'y veille, l'espèce s'en perdra.

LAMB. Oh! ne craignez rien, monsieur: la médiocrité se perdre, bon Dieu! Et qui

donc serait riche, heureux, puissant en France? où prendrait-on des députés et des académiciens? La médiocrité! mais n'est-ce point elle qui règne et qui a banni la poésie pour l'arithmétique? Ne sommes-nous pas à une époque marchande où tout se pèse et se mesure, et où les puissants ont un tarif à la place du cœur? — Ah! qu'ils furent heureux, nos maîtres, de vivre dans ces nobles siècles où Raphaël traitait d'égal à égal avec le pape, et où Pétrarque montait au Capitole!

CANT. Et où Le Tasse mourait fou en prison.

LAMB. Eh! monsieur, ce qui est plus lourd à supporter que les fers, c'est l'indifférence, c'est l'égoïsme; ce sont ces préjugés misérables qui garottent tous les élans; ce sont les jougs imposés aux cœurs de glace qui tuent l'artiste; non pas seulement celui qui écrit, qui peint ou qui taille le marbre, mais tous ceux qui sont poètes par le cœur.

CANT. Monsieur est artiste?

LAMB., avec dédain. Oui, monsieur.

EUGÉN., à demi-voix. Mon oncle!...

CANT. Pardon... ce que je disais ne s'adressait pas à monsieur Lambert, mais à ces parasites de la gloire, qui se croient de grands hommes uniquement parcequ'ils ne savent pas se résigner à être des hommes ordinaires... Lord-Byrons au petit pied, qui méprisent tout ce qui n'est pas extravagant comme eux, et vous traitent

avec dédain de marchands... pour peu que vous vous fassiez la barbe et que vous payiez vos contributions...

(*Il se lève. — Mouvement violent de Lambert.*)

EUGÉN., *vivement passant entre eux.* Eh mon Dieu!... (*souriant.*) les hommes discutent toujours, qu'on parle morale, art ou politique... quand on ne s'entend pas, ne peut-on causer d'autre chose?...

LAMB. Laissez dire votre oncle, madame, il est la voix du siècle, et il y a profit à l'écouter.

CANT. Oh! le siècle! c'est toujours de sa faute quand on ne réussit pas... Eh bien! moi, monsieur, j'ai plus de foi dans la puissance de la volonté: le véritable génie travaille, persévère; il n'accepte point l'obscurité, car il n'est génie qu'à la condition d'être fort. Je ne crois pas aux vocations qui ne se révèlent que par des plaintes; et je suis las d'entendre des oisifs mécontents médire du siècle qui les nourrit à ne rien faire, et abriter leur paresse sous le travail de ces marchands qu'ils raillent.

LAMB., *prenant son chapeau pour sortir.* Monsieur!... Pardon... ma patience n'est point encore à l'épreuve de certaines opinions... Mais je ne suis pas de ceux qui abritent leur paresse sous le travail des autres... je le ferai voir. (*Fausse sortie.*)

EUGÉN., *bas, l'arrêtant.* Restez.

Scène XI.

LES PRÉCÉDENTS, BAUDOIN.

BAUD., *entrant vivement.* M. Hamelin ?
... il n'est pas ici ?...

CANT. Non... Que lui voulez-vous, Baudoin ?

BAUD. Ce sont ses lettres... Ah ! pardon... il y en a une pour vous, monsieur Cantal. *(Il lui donne une lettre.)*

CANT. Merci... Tenez... Hamelin vous a entendu... le voici.

Scène XII.

LES MÊMES ; HAMELIN, *sortant de sa chambre.*

BAUD. Ah ! monsieur...

HAMEL. Le courrier ?... donne !...

BAUD., *bas.* Voici la lettre de la maison Durand.

HAM. Donne.

(Il hésite un moment à ouvrir la lettre ; enfin, il fait un effort, brise le cachet, et lit.)

BAUD., *comme plus haut.* Eh bien ? monsieur...

HAMEL., *fait un mouvement, et pousse une exclamation aussitôt contenue.* Ah !..

EUGÉN. Qu'y a-t-il donc ?...

HAMEL. Rien.. une lettre que, j'attendais... des affaires de commerce... *(Serapprochant de Baudoin, bas.)* La traite a été protestée...

BAUD. Ah! mon Dieu!

HAMEL. Silence!... tout est fini... aujourd'hui même je déposerai mon bilan... préparez les papiers que je vous ai demandés... je veux établir mes comptes, et prouver du moins à mes créanciers que mon malheur ne vient ni de désordre ni de déloyauté...

BAUD., *pleurant*. Oui... oui... monsieur.

HAMEL., *lui serrant la main*. Du calme, du calme... Va. (*Baudoin sort.*)
(*Pendant ce temps, Cantal lit sa lettre au fond; Lambert est appuyé contre la table à gauche; Eugénie s'oublie à les regarder.*)

HAMEL., *d'une voix qu'il s'efforce de rendre calme*. Eugénie... si vous avez des commissions pour Rouen... je m'en chargerai...

EUGÉN. Comment?...

HAMEL. Je viens de recevoir des nouvelles qui m'obligent à partir.

EUGÉN. Sur-le-champ?...

HAMEL. Ce soir... — Je serai peut-être retenu quelques jours à Rouen.

EUGÉN. Et vous me laissez seule ici?...

HAMEL. Lambert te tiendra compagnie...

EUGÉN. Ne partez pas!... je vous en prie...

HAMEL. C'est impossible...

LAMB., *bas à Eugénie*. Ne craignez rien, madame...

HAMEL., *à Cantal*. Mon oncle m'a pro-

mis d'être peu de temps à Paris... j'aurai des conseils à lui demander à son retour. (*Cantal a lu la lettre que Baudoin lui a remise, et a donné des marques d'un étonnement douloureux.*)

CANT. Je ne pars plus, mon ami.

HAMEL. Comment?

CANT. Louis Arvon, pour qui je me rendais à Paris, n'a plus besoin de moi.

EUGÉN. Que voulez-vous dire?

CANT. Il s'est tué.

EUGÉN. Dieu!...

HAMEL. Tué?...

CANT. Cette lettre vient de me l'apprendre; il est mort pour un fol et coupable amour qu'il n'avait pu faire partager.

HAMEL. Le malheureux!

LAMB. Et savez-vous s'il pouvait vivre sans être aimé? ah! quand on a concentré dans une dernière affection tout ce qui reste de force et de courage; quand on a trouvé une femme plus belle que la gloire; qu'on en a fait son rêve de chaque heure, sa sainte adorée; qu'on a attendu longtemps, souffert longtemps, et qu'à la fin cet amour espéré vous manque... que faire encore dans un monde devenu vide? il faut bien mourir... pour oublier!...

CANT., à part. Ah! je comprends...

HAMEL. Notre vie est-elle donc à nous seuls? nous morts, que deviennent les êtres qui comptaient sur nous et à qui nous étions chers?

LAMB. Heureux alors ceux qui ne sont aimés de personne.

HAMEL. Allons... toujours les mêmes découragements. — Puisque vous restez, mon oncle, vous qui avez si bien pratiqué la vie, tâchez de guérir ce malade et de lui rendre du courage...

CANT. J'ai déjà commencé la cure.

LAMB. J'épargnerai à monsieur l'ennui de la continuer, car je pars aussi.

EUGÉN., à part. Que dit-il ?

HAMEL. Toi ?...

CANT., à part. Comment ?

LAMB. Oui : je ne veux pas avoir l'air plus long-temps d'abriter ici ma paresse.

HAMEL., vivement. Que veux-tu dire ?

LAMB. Rien... si ce n'est que je veux partir... depuis long-temps déjà j'aurais dû vous quitter ; mais il est des lieux d'où l'on s'arrache avec peine!... Je me suis enfin décidé... ce matin... je retourne à Paris.

HAMEL. Mais d'où t'est venue cette résolution subite ?

LAMB. Ne me le demande pas ; je ne suis point un homme raisonnable, moi, tu le sais ; j'agis à l'aventure et par fantaisie ; laisse-moi, au moins, le privilège de ma folie, et n'exige pas que je justifie mon départ. Je suis venu sans cause, pourquoi ne m'en irais-je point de même ?

HAMEL. Mais tu ne pars point aujourd'hui, cependant ?...

EUGÉN., vivement. Oh ! non...

CANT. Pourquoi donc?... monsieur a raison; sa place n'est point ici, c'est seulement à Paris qu'il peut conquérir la réputation que son talent mérite... et c'est se montrer son ami que de ne point le retenir... l'occasion d'ailleurs ne saurait être meilleure... cette voiture de retour, qui devait me conduire va partir dans deux heures; qui empêche monsieur Lambert d'en profiter?...

LAMB. Monsieur...

CANT. Vous prendrez ma place, c'est un service que je vous demande; vous n'avez aucune raison pour me le refuser, n'est-ce pas?... à moins que vous ne soyez *plus* décidé à partir?...

LAMB. Pardonnez-moi, monsieur; ce serait trop mal reconnaître l'intérêt que vous prenez à ma réputation, et votre empressement à me voir à Paris.

HAMEL. Quelques regrets que me cause ton départ, ce que mon oncle vient de dire m'empêche d'insister. Peut-être le bruit, l'éclat de Paris, réussiront-ils mieux à te distraire que la solitude. Notre maison est triste... elle peut le devenir davantage encore... Pars, Alfred, puisqu'il le faut: travaille avec courage, tâche de rencontrer la gloire sur ton chemin... et surtout le bonheur!

LAMB. Je saurai trouver du moins le repos!...

RUGÉN., *à part*. Le repos...

HAMEL. J'ai quelques lettres à écrire pour Paris; tu t'en chargeras, n'est-ce pas?..

LAMB. Volontiers.

(*Cantal remonte la scène en causant avec Hamelin, qui rentre chez lui.*)

LAMB., à Eugénie. Je vous remercie de l'hospitalité que j'ai reçue près de vous, madame; le souvenir que j'emporte durera autant que ma vie!... soyez heureuse.. et oubliez ce que j'ai pu jeter ici, pendant mon séjour, de tristesse ou d'ennui... il faut tout pardonner à ceux qui partent comme à ceux qui meurent.

EUGÉN. M. Lambert...

CANT., redescendant. Pardon... mais j'engage monsieur à faire ses préparatifs sur-le-champ.

(*Lambert salue et sort.*)

CANT., regardant Eugénie. Eh bien!... tu m'avais promis d'être gaie...

EUGÉN., tressaillant. Je suis gaie, mon oncle...

CANT. A la bonne heure... (*A part.*)
Je vais hâter le départ du cousin.

(*Il sort.*)

Scène XIII.

EUGÉNIE, seule.

O mon Dieu! mon Dieu!... mais ils ne savent donc point pourquoi il veut partir?.. ils ne l'ont pas compris, là... tout-à-l'heure, quand il a parlé de repos, quand il a dit qu'il fallait cesser de vivre lorsqu'on n'était point aimé!... oh! je ne veux pas qu'il meure, je ne veux pas qu'il meure!... Si

je pouvais lui parler du moins!... le supplier de vivre... oui... mais il faudrait le voir seul... et mon oncle à l'air de nous surveiller... Oh! que faire... que faire!...

(Elle s'assied en pleurant.)

Scène XIV.

EUGÉNIE, FRANÇOIS.

FRANÇ., *entrant en courant.* Je sais où c'est... Ah!... Faites excuse... madame.

EUGÉN., *tressaillant.* Que voulez-vous?

FRANÇ. C'est monsieur Lambert qui m'envoie.

EUGÉN. Eh bien?...

FRANÇ. Qui m'envoie chercher cette boîte...

(Il montre la boîte des pistolets posée sur la table.)

EUGÉN., *la saisissant.* Mais ce sont des armes!...

FRANÇ. Oui, madame... il m'a ben dit aussi de lui apporter ses pistolets.

EUGÉN. Ah!...

FRANÇ. J' peux t'y les prendre, madame?...

EUGÉN. Non... non... plus tard je les enverrai moi-même...

FRANÇ. Ça suffit.

EUGÉN. Allez... mais allez donc!

(François sort.)

Scène XV.

EUGÉNIE, seule.

Il faut que je le voie!... mais ici, c'est impossible, on pourrait nous surprendre... Si je lui écrivais... sur-le-champ... oui... c'est cela!... deux mots suffisent... (*Elle écrit: mettant le billet dans la boîte à pistolets.*) Maintenant ce billet là: je suis certaine ainsi qu'il le trouvera. (*Elle va à la porte de la chambre.*) Louise!... Louise!

LOUISE. Madame.

Scène XVI.

EUGÉNIE, LOUISE.

EUGÉN. Écoute... M. Lambert est-il chez lui?

LOUISE. Oui, madame; je viens de le voir entrer dans le pavillon qu'il occupe.

EUGÉN. Seul?...

LOUISE. Seul, madame.

EUGÉN. Porte-lui ces armes qu'il a demandées... tu les lui remettras à lui-même... à lui seul... entends-tu?...

LOUISE. Oui, madame.

EUGÉN. Va. (*Louise sort.*) Et moi, rentrons, car je sens que mes larmes me trahiraient...(*Elle rentre dans la chambre à droite.*)

ACTE SECOND.

*Le théâtre représente un pavillon d'été.
— Portes au fond; portes dans les côtés. — Deux tables.*

Scène I.

CANTAL, FRANÇOIS.

CANT. Ainsi tu crois que M. Lambert fait la cour à Louise?...

FRANÇ. C'est-à-dire que c'est visible comme le soleil.

CANT., *à part.* Est-ce que je me serais trompé?... Cependant...

FRANÇ. Y s' font si bien la cour, voyez-vous, monsieur Cantal, qu'y s'écrivent tous deux.

CANT. Tu es sûr de cela?...

FRANÇ. Tout-à-l'heure j'ai vu Louise entrer chez M. Lambert; je m' suis glissé comme ça tout du long du pavillon pour savoir ce qu'y disaient.

CANT. Ah! tu écoutes aux portes?...

FRANÇ. Du tout... c'était à la fenêtre.

CANT. Et tu as entendu?

FRANÇ. Rien...

CANT. Comment?...

FRANÇ. Rien du tout... c'est une preuve ça, j'espère!... car enfin, si y avait pas queuque' chose entre eux, y se seraient parlé comme tout l' monde... mais y-z-avaient peur de s' compromettre... c' qui fait qu' Louise est sortie tout de suite.

CANT. Ainsi tu n'as rien appris?...

FRANÇ. Attendez... Je m' suis alors approché un peu plus... j'ai regardé à travers les vitres, et j'ai vu M. Lambert qui ouvrait une lettre et qui la lisait...

CANT. Ah diable!... et après?

FRANÇ. Après?... dam! monsieur sait bien ce qui arrive après les billets-doux!

CANT. Non... je te demande si tu n'as rien vu autre chose?

FRANÇ. Non, monsieur.

CANT., à lui-même. Est-ce que notre artiste aurait à-la-fois deux passions, une pour la femme de chambre et une autre?... Oh! non... c'est une tête folle, mais un cœur de bonne foi... il n'en est que plus dangereux... Je voudrais bien savoir pourtant où en sont les choses! — Écoute, François... tu m'intéresses...

FRANÇ. Ah! monsieur Cantal... vous êtes bien honnête...

CANT. Surveille Lambert et Louise.

FRANÇ. Oui, monsieur Cantal.

CANT. Tâche d'obtenir, à tout prix, une preuve de leur intelligence.

FRANÇ. Bien, monsieur Cantal...

CANT. Et je trouverai moyen de tout arranger.

FRANÇ. C'est ça, monsieur Cantal.

CANT. Mais sur-tout n'en parle à personne qu'à moi...

FRANÇ. Soyez tranquille, monsieur Cantal...

CANT., Va...

FRANÇ. Oui, monsieur Cantal. (*A lui-même.*) Dieu de Dieu! j' serai-t-y heureux, si j' puis être sûr que je suis trompé!

Scène II.

CANTAL, *seul.*

Tout ceci est obscur... ce n'est pas Louise qui écrit ces lettres... En tous cas surveillons M. Lambert, et tâchons d'empêcher une entrevue entre lui et Eugénie... Si je ne me trompe, tous deux sont près de se faire des confidences dangereuses... et au moment d'une séparation, le trouble... l'attendrissement... je sais ce que c'est que ces têtes exaltées... c'est effrayant pour les oncles... et les maris. D'autant que ce départ ne signifie rien... notre jeune homme peut se représenter ici... après-demain, sous le moindre prétexte... Hamelin le recevra toujours bien, et je ne serai plus là... Il faut qu'il parte sans avoir acquis le droit de revenir... et j'espère qu'il en est encore temps... Du reste, je saurai à quoi m'en tenir!... On vient de ce côté... justement, c'est le cousin... tout-à-l'heure

Eugénie m'a quitté en se plaignant d'une migraine... Allons nous assurer si elle est rentrée, et prendre poste près d'elle...

(Il sort par le fond.)

Scène III.

LAMBERT, *entrant par la droite.*

Elle n'est point dans ce pavillon... elle me l'avait pourtant bien désigné! aurait-elle été retenue?... ce billet m'avait fait espérer un instant... Mais j'entends quelqu'un.

Scène IV.

LAMBERT; EUGÉNIE, *entrant par le fond.*

EUGÉN. On ne m'a point vue... Ah! vous m'attendiez?...

LAMB. Oui, madame.

EUGÉN. J'ai cru que je ne pourrais m'échapper... Nous sommes seuls?...

LAMB. Seuls, madame... Vous avez voulu ce dernier entretien... j'attends ce que vous avez à me dire.

EUGÉN. Ne le savez-vous pas?... vous nous avez quittés avec de sombres paroles... que j'ai comprises... Ah! je le sais... ma démarche est étrange... vous vous en étonnez peut-être vous-même... mais je ne pouvais vous laisser partir ainsi... j'ai voulu vous voir... pour que vous me promettiez de vivre!...

LAMB. Vivre?... et à quoi bon?... tout

n'est-il pas déjà mort en moi?... joie, courage, espérance!... Que faire désormais ici bas?... assister à la vie comme ces fantômes des ballades allemandes assistaient au banquet... sans y prendre part!... je suis las de ce rôle et je veux me reposer...

EUGÉN. Ainsi c'est vrai... vous voulez?...

LAMB. Je veux ne plus souffrir... ne plus attendre. — Mais ne craignez rien, madame, je n'affligerai point ceux qui m'ont connu par une mort bruyante; je sais que les heureux veulent que l'on tombe sans éclat, et que le dernier cri de l'infortuné qui se frappe est appelé orgueil ou scandale... Je quitterai le monde obscurément comme j'y ai vécu; ma fuite ne paraîtra qu'une absence; puis, quand le temps aura *refroidi* mon souvenir, quelque indifférent remarquera peut-être par hasard que je ne reviens pas, et dire: Il est mort! *Mes amis* douteront pour n'être point obligés de s'affliger, et l'on m'oubliera sans m'avoir pleuré.

EUGÉN., *très émue*. Ah! vous êtes cruel!...

LAMB. Moi, madame!... Et que sont-ils donc, ceux qui me forcent à penser ainsi?... ceux qui ne veulent rien deviner, et qui, lorsque je vais parler, me condamnent au silence?

EUGÉN. Savez-vous s'ils n'en souffrent pas?...

LAMB. Se pourrait-il?... Ah! vous m'avez donc enfin compris!...

EUGÉN., *effrayée*. M. Lambert!...

LAMB. Achevez alors! un mot, un seul mot qui m'apprenne ce que je dois espérer!...

EUGÉN. Laissez-moi!...

LAMB. Oh! non, vous me répondez!... songez que vous allez décider de ma vie. — Quand je suis arrivé ici... il y a trois mois... j'étais depuis longtemps fatigué de l'existence et prêt à y renoncer... votre vue m'a arrêté; je croyais mon cœur mort à toutes les espérances, et je l'ai senti battre à votre aspect!... car pour moi, Eugénie, vous êtes la vie, le bonheur... vous êtes tout!...

EUGÉN. Ah! ne dites point cela!... Nous sommes insensés tous deux, vous de me parler ainsi, moi de vous écouter!... mais vous vous trompez vous même, et je ne vous crois pas.

LAMB. Oh! vous me croyez, car vous êtes émue!... Eugénie, je vous aime...

EUGÉN. Taisez-vous!... oh! je vous en conjure, taisez-vous!... Ne comprenez-vous pas que votre voix m'épouvante?... ne répétez plus ce que vous avez dit; je ne puis vous entendre, je ne veux point vous répondre...

LAMB. Oh! vous m'avez donné tout-à-l'heure un espoir que vous ne voudrez point détruire... Vous aussi, vous trouvez la vie amère... vous aussi, vous avez besoin de quelqu'un qui vous comprenne... Ne me repoussez pas!... gardez-moi près

de vous... comme votre ami... comme votre frère... n'importe à quel titre... je tâcherai de me tromper moi-même, et de prendre votre amitié pour un sentiment plus doux.

RUGÉN., *à part.* O mon Dieu!...

LAMB. C'est à vous de décider si je dois partir aujourd'hui... pour ne vous revoir jamais... ou si je dois revenir bientôt.. Je resterai près de vous, moi qui sais deviner tous vos rêves et toutes vos tristesses, moi qui ai, comme vous, un cœur brisé! Je serai votre esclave, ne vivant que par vous, et attendant vos pleurs pour pleurer, votre sourire pour sourire. Que m'importe alors l'injustice du monde! la vie me sera douce, la terre sera belle, le soleil brillant! Oh! ne me refusez point ce bonheur, ne dût-il durer qu'une heure!.. Pourquoi hésiter, pourquoi trembler ainsi.. je ne vous demande ni espérances, ni promesses; je ne vous demande qu'un mot qui m'empêche de mourir... dites-moi seulement: Vivez et restez!

EUGÉN., *très émue.* Alfred!...

(*Elle va pour lui tendre la main.*)

Scène V.

LES PRÉCÉDENTS, CANTAL.

CANT. Ah! ah!

EUGÉN. Dieu!...

LAMB. Encore cet homme!...

CANT., à Eugénie. Pardieu! je te cherchais.

EUGÉN. Moi?...

CANT. Toi-même... Seulement je ne m'attendais pas à te retrouver ici... tu m'avais quitté tout-à-l'heure pour te retirer dans ta chambre...

EUGÉN., très embarrassée. Oui... mais... j'ai pensé que je serais mieux dans ce pavillon d'été...

CANT. Il faut y rester... mais si je ne suis pas de trop... tu me permettrais de te tenir compagnie?... justement j'ai besoin de me reposer...

(Il va prendre une chaise.)

LAMB., à part. Il s'établit ici!...

CANT., à Eugénie. Eh bien... tu ne t'assieds pas?...

EUGÉN. Non... mon oncle...

CANT., avec intention. Est-ce que je te gêne? il faut le dire...

EUGÉN., vivement. Pourquoi donc?... restez, je vous en prie... (Elle s'assied.)

CANT. A la bonne heure... (Un silence.)
Qu'as-tu donc?... tu ne dis rien.

EUGÉN. Excusez-moi... mais je suis mal à l'aise... et je me sens mal disposée à la causerie aujourd'hui.

CANT. Comment donc... mais ne cause pas!... est-ce qu'on se gêne en famille?.... travaille.... (il tire des journaux de sa poche.) je lirai près de toi... comme autrefois. — Je suis devenu, malgré moi, actionnaire de trois ou quatre journaux, qui

me donnent, pour l'intérêt de mon argent, des épreuves sur papier brouillard : c'est une nouvelle manière de payer des dividendes... Aussi, ai-je toujours les poches pleines de gazettes. (*A Lambert.*) Si monsieur desire en parcourir quelques-unes?...

LAMB. Merci, monsieur...

(*Cantal lit; impatience de Lambert qui est remarquée par Eugénie: embarras de celle-ci.*)

EUGÉN., regardant Cantal. Soupçonnerait-il quelque chose?

LAMB., à part. Comment l'éloigner?... (*Haut, s'approchant de Cantal.*) Il me semble que nous troublons ici la lecture de monsieur.

CANT. Du tout... vous ne dites rien...

LAMB. N'importe... on a besoin de calme et de solitude quand on lit... il faut au moins pouvoir comprendre!

CANT. Par le temps qui court, ce serait se condamner à ne rien lire.

LAMB. Si madame veut le permettre, je la conduirai à la maison... nous ferons le tour du parc pendant que monsieur est occupé... (*Eugénie se lève.*)

CANT. Tu sors?

EUGÉN. Oui... je vous demande la permission de rentrer un instant chez moi.

CANT. Tu en viens.

EUGÉN. C'est que... j'ai quelques ordres à donner.

CANT. Je vais te reconduire.

EUGÉN., *vivement*. Non, je ne veux déranger personne.

CANT. Viens...

EUGÉN., *vivement*. Non... je reste alors.

CANT. Comment, mais tu dis que tu as des ordres... à donner.

EUGÉN. Ah! oui... oui, c'est vrai... pardon. J'y vais, mon oncle, j'y vais.

(*Elle sort.*)

CANT., *à part*. Elle n'a pas l'air bien sûre de ce qu'elle veut, ma nièce.

Scène VI.

LAMBERT, CANTAL.

LAMB., *à part*. Il faut pourtant que je la rejoigne...

CANT. Est-ce que vous partez aussi?...

LAMB. Oui, monsieur... je vous salue...

CANT. Je sors avec vous.

LAMB. Ne vous dérangez pas; je vais achever quelques préparatifs.

CANT. Parbleu! je vous aiderai.

LAMB. C'est inutile...

CANT. Cela m'amuse!...

LAMB., *impatiente*. Encore une fois, monsieur... je vous remercie!...

CANT. Alors... je ne vous aiderai pas.

(*Lambert va pour sortir, Cantal le suit.*)

LAMB., *s'arrêtant*. Où allez-vous?...

CANT. Et vous?...

LAMB., *irrité*. Monsieur... je croyais vous avoir suffisamment fait comprendre que je desirais être seul!

CANT. J'ai parfaitement compris.

LAMB. Veuillez, alors, agir en conséquence. Voilà deux portes, monsieur; montrez-moi celle par laquelle vous voulez sortir; je prendrai l'autre.

CANT. Je veux sortir... par celle que vous prendrez.

LAMB. Cette plaisanterie...

CANT. Je ne plaisante pas.

LAMB. Prétendez-vous surveiller mes actions?

CANT. Peut-être.

LAMB. Monsieur, je ne souffrirai pas...

CANT. Oh! point de bruit... je ne suis ni de ceux qu'on effraie, ni de ceux qu'on décourage. Je n'ai qu'un mot à vous dire: Eugénie est ma nièce, je l'ai élevée, je l'aime comme mon enfant; son honneur, son repos me sont chers, et je veux les défendre contre vous...

LAMB. Qui vous a dit,...

CANT. Contre vous qui essayez de troubler une imagination, romanesque et qui osez parler d'amour à la femme d'un ami. (*Mouvement de Lambert.*) Vous voyez que je suis bien informé, et que nier serait inutile.

LAMB. Et qui vous dit que je le veuille?...

CANT. Ainsi vous en convenez?... au fait, j'aime mieux ça... c'est plus original!...

LAMB. Oh! ne raillez point, monsieur, des sentiments que vous ne pouvez comprendre...

CANT. Oh! pardonnez-moi!... je com-

prends parfaitement!... vous êtes arrivé ici... le cœur vide; vous aviez besoin d'une passion excentrique... qui pût vous donner des inspirations: une passion pour un artiste, c'est comme une patente pour nous. Vous avez trouvé Eugénie qui avait justement d'autant plus de sensibilité qu'elle n'avait rien à faire, et vous vous êtes mis à l'adorer; mais au fond, tout ceci n'est qu'une illusion poétique; vous avez pris votre exaltation pour de l'amour... mais vous ne l'aimez pas plus qu'elle ne vous aime. — Non, monsieur... elle vous pare, peut-être maintenant, de tous les charmes qu'elle a vus dans les héros de romans; mais ce qu'elle aime c'est son rêve... Au premier jour l'illusion se dissipera, et alors, à la place de ses chimères, elle trouverait le repentir... c'est ce que je veux empêcher, non-seulement pour elle, mais pour Hamelin; car y avez vous songé, monsieur? la réussite de vos espérances déshonorerait un honnête homme, et l'on pourrait vous demander compte de cette trahison...

LAMB. Je donnerais satisfaction, monsieur...

CANT. Satisfaction!... ah! j'entends.. Vous êtes de ceux qui croient que tout s'efface avec la pointe d'une épée... Vous savez d'ailleurs que des mains occupées à gagner le pain d'une famille ont rarement l'adresse qui tue.

LAMB. Monsieur!...

CANT. Ou plutôt, comme vous êtes généreux, vous laisserez Hamelin prendre quelques gouttes de votre sang, ce sera une aumône faite à son honneur... puis vous irez, beau de votre blessure qui sera une nouvelle honte pour lui, faire admirer aux femmes votre bravoure facile...

LAMB. C'en est trop, monsieur, vous me rendez raison !...

CANT. Jeune homme ! (*il se découvre.*) j'ai les cheveux blancs, et le préjugé lui-même m'exempte de me faire assassiner pour prouver mon courage. — Je suis ici pour vous rappeler votre devoir, et vous pour m'écouter... L'empportement ne vous mènera à rien : je vous l'ai dit, tant que vous serez ici, je ne perdrai de vue ni vous ni Eugénie. Du reste, ma tâche ne sera ni longue ni difficile, car vous partez dans un instant.

LAMB. Et si je ne parlais pas ?...

CANT. Alors je resterais.

LAMB. Vous :..

CANT. J'ai tout mon temps à moi, je suis justement retiré du commerce depuis quinze jours. — Seulement je vous avertis que dans ce cas je ne vous quitterais pas plus que votre ombre... vous ne ferez point un pas sans que je le sache, vous n'aurez pas un entretien sans que j'y sois en tiers, et votre départ seul pourra vous soustraire à cette surveillance...

LAMB. Eh bien, monsieur, nous verrons...

CANT. Silence, on vient...

Scène VII.

LES PRÉCÉDENTS; BAUDOIN, *portant des papiers.*

BAUD. Monsieur Lambert, on vous cherche...

LAMB. Moi?...

BAUD. La chaise de poste qui doit vous prendre est arrivée...

LAMB. Ah!...

CANT., *à part.* Que va-t-il faire?...

BAUD. Pardon, monsieur Cantal, j'ai là une facture pour les derniers envois qui vous ont été faits... si vous pouviez la vérifier?

CANT. Donne...

LAMB., *à part.* Oui... tant que je serai ici, cet homme me surveillera... tandis que si je feignais,.. cela vaut mieux...

BAUD., *à Lambert.* M. Hamelin vous attend là-bas pour prendre congé de vous...

LAMB. C'est bien... j'y vais...

(Il sort.)

CANT. Il s'en va... partie gagnée. — seulement je veux le voir monter en voiture...

(Il va pour sortir.)

BAUD. Pardon... mais on aurait besoin sur-le-champ de cette facture...

CANT. Au fait... Hamelin est là-bas... nous pouvons voir la facture...

(Il va regarder à la porte au fond... puis revient.)

BAUD., *arrangeant les papiers sur la ta-*

ble à gauche. M. Hamelin ne sera pas dérangé dans ce pavillon... il finira ces comptes sans lesquels il ne pourrait se présenter à ses créanciers... Mais il n'arrive pas : cependant il n'a que le temps nécessaire pour tout mettre en ordre avant le passage du courrier qui doit le conduire à Rouen... Ah ! le voici...

Scène VIII.

LES PRÉCÉDENTS, HAMELIN.

HAMEL., *à lui-même.* Cette émotion d'Eugénie, en recevant les adieux de Lambert, était étrange...

CANT., *se détournant.* Eh bien, est-il parti ?

HAMEL. Qui ?

CANT. Monsieur Lambert ?...

HAMEL. Oui...

CANT., *à part.* Je respire.

HAMEL., *s'approchant de la table à gauche.* Sont-ce là tous les papiers, Baudoïn ?...

BAUD. Il manque encore deux ou trois bordereaux que je vous apporterai tout-à-l'heure...

HAMEL. C'est bien. — Tu ne m'enverras personne ici... j'ai besoin d'être libre.
(*Baudoïn sort.*)

CANT. Je vous laisse à l'instant, Hamelin... Je vérifie un calcul.

HAMEL. Faites, faites.
(*Tous deux travaillent aux deux tables.*)

HAMEL. Je cherche en vain à m'expliquer l'embarras de Lambert en quittant Eugénie... Il m'a semblé même un instant qu'il cherchait à lui parler... à lui remettre un album qu'il avait à la main. — Ah! je n'avais pas autrefois de ces honteuses défiances; le chagrin rapetisse l'ame... Écartons ces folles idées... et travaillons...

CANT. Ne vous impatientez pas, Hamelin... j'achève.

HAMEL. Ne vous gênez point, mon ami. — J'ai beau faire... je ne puis trouver la cause de cette erreur!... j'ai bien ici cinq cent quatorze mille francs, et là seulement quatre cent douze mille... — Vérifions encore!...

Scène IX.

LES PRÉCÉDENTS; FRANÇOIS *entre, un album à la main.*

FRANÇ., *à la cantonade.* Ah! vous recevez comme ça des cadeaux?... en voilà une preuve... j'espère?

HAMEL. Qu'est-ce que c'est?

CANT., *à part.* François! (*Haut à Hamelin.*) Ne faites pas attention.

FRANÇ. Si fait, si fait... y faut tout dire à M. Hamelin... — Voyez-vous, voilà la chose: Monsieur sait ben que je dois épouser mam'zelle Louise à Paques?

HAMEL. Oui.

FRANÇ. Mais comme mam'zelle Louise a eu de l'éducation j'ai toujours peur; si

ben que M. Cantal m'a dit de la surveiller pour avoir une preuve que j'étais... malheureux: et tout-à-l'heure... M. Lambert, quand il allait partir, lui a donné en cachette c' livre.

CANT. Eh bien, quoi... un album...

HAMEL., *vivement*. Un album!...

FRANÇ. Oui... mais y avait un billet dedans!...

HAMEL., *vivement*. Un billet, dis-tu?...

CANT. Un chiffon qui ne signifie rien sans doute... donne...

HAMEL., *prenant vivement le billet*. Non... je veux le voir!

CANT., *à part*. Imbécille!...

HAMEL. C'est l'écriture de Lambert.

FRANÇ. J'en étais bien sûr!...

HAMEL. Quelques lignes seulement, tracées au crayon... (*Il lit*.) „Vous avez dû voir que nous étions surveillés.

FRANÇ. J' crois ben!

HAMEL., *lisant*. „Je n'ai pu vous rejoindre; je viens de partir pour qu'on vous laisse plus libre; mais je m'arrêterai au village et je reviendrai sur mes pas.

CANT., *à part*. Ah! mon Dieu!

FRANÇ. C'te ruse!...

HAMEL., *lisant*. „Trouvez-vous à l'endroit que vous m'aviez précédemment indiqué et vous déciderez vous même de mon sort...“

FRANÇ. Scélérat d'artiste, va!...

CANT., *d'un ton inquiet*. C'est tout?...

HAMEL. Tout...

CANT., *vivement*. Eh bien, qu'est-ce que ce billet... adressé à personne... sans date, sans signature... écrit peut-être depuis dix ans et qui n'a point été envoyé puisqu'il est resté dans cet album...

HAMEL. Qui vous dit que l'album lui-même n'était point destiné à quelqu'un ?

FRANÇ. Parbleu ! à Louise.

HAMEL., *vivement*. A Louise !... il faut t'en assurer, François. Remets cette lettre où tu l'as trouvée et rends le tout en t'excusant de ta défiance...

FRANÇ. Oui...

HAMEL. Tu surveilleras Louise, et tu viendras me dire ce que tu auras vu...

FRANÇ. C'est ça... y seront ben fins s'y m'échappent c'te fois...

HAMEL. Va... va...

(François sort.)

CANT., *à part*. Et nous, courons tout prévenir... (Haut.) Hamelin... voici mes factures acquittées... je vous laisse...

(Il sort.)

Scène X.

HAMELIN, *seul*.

Oh ! mon Dieu !... si cette lettre n'était point pour Louise... si c'était... Oh ! non... ce serait trop lâche... c'est impossible... pourvu que François trouve Louise... qu'il ne lui dise rien !... J'aurais dû aller moi-même. — Ah ! laisser voir à ceux qui nous servent des soupçons... injustes sans doute,

car tout ceci peut s'expliquer. — Non... je dois attendre avec courage. — avec patience. — Ces comptes ne sont point achevés... l'heure avance, le courrier va passer... il faut que je sois prêt... Voyons... voyons. — Toujours cette erreur... cinq cent-quatorze mille francs. (*Il range et déränge ses papiers avec une distraction convulsive. Après un silence.*) Oh oui!... Eugénie m'aime... elle doit m'aimer... je l'aime tant, moi!... Et cependant pourquoi ces tristesses inexplicables, depuis deux mois... depuis l'arrivée d'Alfred... pourquoi ce trouble quand il est parti tout-à-l'heure... cet empressement de mon oncle à éloigner Lambert... Tout me revient maintenant à la mémoire... oh! ces doutes sont horribles... je n'étais point préparé contre de telles douleurs... mon Dieu, mon Dieu, c'est trop à-la-fois!...

Scène XI.

HAMELIN, BAUDOIN.

BAUD. Pardon, monsieur.

HAMEL., *se levant brusquement.* Que voulez-vous? que demandez vous?...BAUD. Monsieur, voici les derniers bordereaux. (*Hamelin les prend avec distraction et va vers la porte.*)HAMEL. Bien... (*A part.*) François ne revient pas!... oh! une année de ma vie pour chaque moment de moins à attendre!... (*Il froisse les bordereaux et les déchire.*)

BAUD., *vivement*. Monsieur, ces bordereaux vous sont indispensables!...

HAMEL. Ah! tu as raison.

(*Il les jette sur la table, Baudoin s'approche pour les remettre en ordre.*)

BAUD., *à part*. Ciel... la balance des comptes n'est point encore établie... Pauvre monsieur Hamelin!... (*S'approchant d'Hamelin.*) Monsieur, j'ai apporté là ce qu'il vous faut pour terminer votre travail.

HAMEL., *avec distraction*. C'est bien...

BAUD. C'est que l'heure avance, monsieur.

HAMEL. C'est bien, te dis-je.

BAUD., *avec fermeté*. Monsieur, ces comptes sont plus que votre fortune et votre vie... ils sont la preuve de votre probité!...

HAMEL., *tressaillant*. C'est vrai.

BAUD. Sans eux vous ne pouvez vous présenter à vos créanciers.

HAMEL. C'est vrai... c'est vrai...

BAUD., *avec prière*. Je vous en parle; songez que vous êtes menacé d'une faillite.

HAMEL. Une faillite! Oui... oui... tu as raison; la douleur n'exempte pas du devoir... il faut achever... (*Joignant les mains.*) Oh! si mes craintes étaient injustes... oh! oui... cette lettre n'était pas pour elle... c'est impossible... n'est-ce pas, Baudoin?

BAUD. Comment, monsieur?...

HAMEL., *vivement*. Rien.. Donne les bordereaux... tout est là?... bien... (*A la table.*) Toujours ce chiffre!... (*Regardant la porte.*) Personne encore!... Oh! être attaché à cette table, tandis que mon repos, mon bonheur se décident ailleurs. Toujours le cœur sacrifié à l'intérêt sous peine de la banqueroute... de la honte... et l'on appelle cela vivre!... Mon Dieu... des comptes dans ce moment, et il le faut... il le faut!... Allons, travaille, ouvrier en chiffres... c'est ton honneur que tu calcules... je ne puis. — Oh! ma tête, ma tête!...

BAUD., *qui s'est approché de lui avec attendrissement*. Monsieur, un peu de courage encore... si ce n'est pour vous, que ce soit pour votre femme, pour vos enfants!...

HAMEL., *se levant*. Mes enfants! ah! Baudoin... je veux embrasser mes enfants...

FRANÇ., *en dehors*. Monsieur Hamelin! monsieur Hamelin!

HAMEL., *V'arrêtant*. Écoute.

Scène XII.

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

FRANÇ. Monsieur Hamelin!

HAMEL. François.

FRANÇ. Je vous cherchais.

HAMEL. Eh bien?

FRANÇ. Le courrier vient d'arriver.

HAMEL. Mais la lettre, malheureux, la lettre!...

FRANÇ. Quelle lettre?... ah! celle qui était dans l'album... c'est juste... je vous avais pas dit...

HAMEL. Parle donc.

FRANÇ. Eh ben... eh ben, j'avais tort.

HAMEL. Comment...

FRANÇ. Quand j'ai rendu le livre à Louise, elle m'a avoué comme ça que c'était pas pour elle...

HAMEL. Que dis-tu?

FRANÇ. Et elle l'a porté à madame.

HAMEL., *jetant un cri.* Tu es sûr de cela?...

FRANÇ. Dam! j crois qu'oui...

HAMEL. Va chercher Louise... je veux lui parler; non.. cette fille me tromperait... Eugénie!... c'est Eugénie que je veux voir.

(Il va pour sortir.)

Scène XIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté FRANÇOIS et BAUDOIN, qui se retirent; CANTAL, donnant le bras à EUGÉNIE.*

(Musique.)

HAMEL., *reculant.* Ah!

CANT. Qu'est-ce donc? vous demandez votre femme? nous venons de faire une promenade.

HAMEL. Ensemble?

CANT. Sans doute; j'ai trouvé ma nièce dans le jardin, et en chevalier courtois j'ai voulu lui tenir compagnie.

HAMEL. Je vous remercie; mais n'avez-vous rencontré personne dans votre promenade? (*en regardant Eugénie.*) monsieur Lambert, par exemple!...

EUGÉN., *à part.* Que dit-il?

CANT. M. Lambert? il est parti.

HAMEL., *regardant Eugénie.* Oui, mais qui peut deviner les fantaisies d'un artiste?.. il eût pu revenir sur ses pas.

EUGÉN., *à part, en tressaillant,* Ciel!

HAMEL., *à part.* Elle l'attendait!

Scène XIV.

LES PRÉCÉDENTS; FRANÇOIS, *accourant.*

FRANÇ. Monsieur, le courrier ne veut plus attendre.

HAMEL. C'est bien. (*A Cantal.*) J'espère n'être absent que quelques heures; en tous cas, vous ne partirez pas avant mon retour?

CANT. C'est entendu.

HAMEL., *lui tendant la main.* Adieu.

EUGÉN., *s'approchant pour être embrassée.* Adieu, Henri.-

HAMEL., *froidement.* Adieu.

(*Eugénie reste immobile et glacée par le regard d'Hamelin qui sort par le fond.*)



ACTE TROISIÈME.

Même décor qu'au premier acte.

Scène I.

EUGÉNIE, puis LOUISE.

EUGÉN., *se levant quand Louise entre.*
Ah! Louise, que tu as tardé!

LOUIS. Pardon, madame, mais François me surveillait... il est arrivé au village après moi.

EUGÉN. Eh bien?...

LOUIS. J'ai trouvé M. Lambert à Fleury, où il s'était arrêté avec la chaise de poste.

EUGÉN. Et tu lui as remis ma lettre?

LOUIS. Oui, madame. En la lisant, il a paru étonné; puis il est resté un instant comme incertain; enfin, sans rien me répondre, il a fait appeler le postillon.

EUGÉN. C'est bien. (*A part.*) Il fallait qu'il en fût ainsi!... C'est bien, Louise... (*Lui tendant la main.*) Je puis compter sur ta discrétion?

LOUIS., *lui embrassant la main avec émotion.* Oh! madame...

RUHÉN. Merci... (*Elle l'embrasse.*) Merci... — Va.

Scène II.

EUGÉNIE, *seule.*

Que pense de moi cette enfant?... Mon Dieu! j'en suis donc venu à rougir devant ceux qui me servent!... Ah! qui sait où peut conduire une imprudence! avant même d'avoir rêvé la faute, on est perdue... Oui, je devais lui refuser cette dernière entrevue... il fallait qu'il partit... — J'avais peur de ce départ... et cependant... depuis qu'il n'est plus là... je me sens moins malheureuse... je respire plus à l'aise... Ah! je veux expier près de Henri ce fol oubli d'un instant, je veux rentrer dans la vie réelle, aimer des devoirs... que j'ai trop oubliés... Henri m'aime... je dois le rendre heureux!... Pourvu qu'il n'ait rien soupçonné!... en me quittant, il y a quelques heures, il m'a jeté un regard qui m'a glacée!... Oh! qui me délivrera de ces doutes horribles!...

Scène III.

EUGÉNIE; CANTAL, *sortant avec BAUDOIN de la chambre à gauche.*

CANT., *à Baudoin.* Vous avez bien compris, Baudoin?

BAUD. Oui, monsieur: chez le notaire d'abord, avec cette lettre.

CANT. Et vous ne reviendrez qu'avec une réponse.

BAUD. Soyez tranquille, monsieur.

(*Baudoin sort par le fond.*)

CANT. Pourvu qu'il arrive à temps. (*Apercevant Eugénie.*) Ah! c'est toi... Baudoin vient de m'apprendre d'étranges choses.

EUGÉN. Comment?...

CANT. Sais-tu pourquoi ton mari est à Rouen?

EUGÉN. Non.

CANT. Pour faire à ses créanciers l'abandon de sa fabrique.

EUGÉN. Qu'entends-je!...

CANT. Il est ruiné.

EUGÉN. Ruiné!...

CANT. Oui, grace aux contrefaçons et aux banqueroutes... deux perfectionnements de notre industrie.

EUGÉN. Mais c'est impossible.

CANT. Oh! j'ai vu sa balance de compte. Baudoin m'a tout montré à moi... c'était bien le moins que l'on pût faire pour un oncle... Il est bien parfaitement ruiné... et ce n'est pas de sa faute... j'en réponds.. il y a un an qu'il lutte...

EUGÉN. Un an!... voilà donc la cause de ses préoccupations!...

CANT. Pardieu! on en aurait à moins... Vous autres femmes, vous ne vous doutez pas des angoisses de la vie d'affaires... vous ne savez pas ce que c'est que d'attendre son arrêt à chaque courrier, de sentir sans cesse le désespoir et la misère suspendus sur sa famille, et de faire bon visage au milieu de tout cela... car le vi-

sage d'un commerçant fait partie de son capital... c'est le thermomètre de son crédit. On ne parle de nous que pour nous envier l'argent que nous gagnons, et l'on ne sait pas que nous passons notre vie sur un champ de bataille où l'on n'a point à craindre les boulets, mais la ruine, et où l'on tue l'honneur, ce qui est bien encore quelque chose pour certaines gens.

EUGÉN. Et j'ignorais tout!... pourquoi Henri ne m'a-t-il rien dit?...

CANT. Ah! pourquoi?... pourquoi?... parceque c'est un original qui ne partage que les joies et garde les chagrins pour lui seul... et puis... quand une femme veut que son mari la mette de moitié dans ses inquiétudes, il faut qu'elle se mette de moitié dans ses espérances... alors elle peut compter sur ses confidences... elle sait comment l'encourager et elle a droit de le consoler!...

EUGÉN. Vous avez raison... ah! je n'ai point su mériter la confiance de Henri!...

CANT. D'ailleurs s'il se taisait avec toi... c'est qu'il espérait vaincre la mauvaise fortune à force de travail... de veilles!...

EUGÉN. De veilles...

CANT. Depuis deux mois, il a passé presque toutes les nuits dans ce cabinet, cherchant à résoudre un problème qui devait le sauver... les moyens de filer au numéro 400!.. filer au numéro 400!... comprends-tu? la pierre philosophale pour les fabricants!... eh bien, il l'avait trouvée!...

EUGÉN. Est-ce possible?...

CANT. Baudoin m'a montré les plans de la nouvelle machine qu'il a inventée... un chef-d'œuvre qui eût fait sa fortune et qui l'eût rendu célèbre... (*mouvement d'Eugénie.*) oui, célèbre!... car sa découverte est une de celles qui font époque, qui enrichissent une nation et assurent son avenir plus que le gain d'une bataille!... — Je ne connaissais pas Hamelin avant ce jour... je l'aimais pour sa loyauté; mais maintenant je le respecte, je l'admire pour son génie.

RUGÉN. Et je n'ai rien deviné de ses tourments, de ses travaux... et pendant qu'il travaillait avec tant de courage, qu'il s'épuisait en veilles... moi, je dépensais mes journées en rêveries inutiles...

CANT. Eh! mon Dieu; oui!... avec M. Lambert...

RUGÉN., *se couvrant les yeux.* Ah!

CANT. Qui s'amusait à réciter des élégies et à effeuiller des marguerites pendant qu'Hamelin payait ses dettes.

RUGÉN., *vivement.* Que dites-vous?

CANT. Pardieu, ce qu'on vient de me dire... ton mari a voulu éviter à son cousin les ennuis d'une poursuite... aider à son avenir sans qu'il le sût... et il a donné ordre à son correspondant de Paris d'acquitter quelques lettres de change que M. Lambert avait laissées derrière lui...

RUGÉN., *attendrie.* Ah! tant de générosité...

CANT. N'est rien auprès de tout ce que

l'on m'a raconté. Depuis le départ de ton mari, le bruit de sa ruine a commencé à se répandre. Dans le commerce nous avons toujours, comme cela, des amis intimes qui vont publier, la larme à l'œil, ce qui peut détruire notre crédit... Dès qu'on a su dans la fabrique sa position, ils se sont tous réunis, ouvriers, commis, contremaîtres... et il fallait les entendre parler d'Hamelin!... Chacun d'eux avait reçu quelque service, rappelait quelque bienfait de ton mari, et, vois-tu, j'ai entendu raconter là plus de bonnes actions en un quart-d'heure, que la commission des prix Monthyon n'en couronne en dix ans. Enfin ils ont décidé à l'unanimité que, pour empêcher la ruine d'Hamelin de s'accomplir, si cela était encore possible... ils lui offriraient un jour de travail gratuit par semaine.

EUGÉN., *attendrie*. Braves gens!

CANT. Ah! c'est qu'ils ont vécu avec Hamelin, ils l'ont vu à l'œuvre, s'oubliant toujours pour eux... toujours indulgent... — Comment ne pas aimer un pareil homme! ... Pour moi, vois-tu, depuis deux heures que je sais ce qu'il a fait, ce qu'il a souffert, ce dont il est capable... je ne sais pas ce que j'éprouve... mais ça me... enfin, je voudrais qu'il fût là... pour l'embrasser...

EUGÉN. Oh! oui... maintenant il me semble qu'un voile se lève de dessus mes yeux... oui... moi non plus je ne connaissais Henri!... ame simple et noble, qui cachait

son dévouement comme d'autres auraient caché des vices... ah! pourquoi ne l'ai-je point compris plus tôt!

CANT., *lui prenant la main.* Il est encore temps, Eugénie!... tu étais folle, redeviens sage... oh! ne baisse pas les yeux... je ne te parlerai de rien... je ne sais rien... rien que ton regret d'avoir méconnu Hamelin, et ton désir de le consoler... car c'est ce que tu veux, n'est ce pas?

EUGÉN., *se jetant sur son sein.* Oh! mon oncle!...

CANT. Bien... De toute manière, je suis heureusement arrivé à temps... Allons, point de rougeur... point de larmes... Hamelin va revenir... songe à le recevoir, comme il le mérite...

EUGÉN., *avec exaltation.* Ah! vous avez raison!... désormais je veux vivre de sa vie, je veux partager ses goûts, consoler ses tristesses... ah! je veux que l'avenir lui fasse oublier le passé...

CANT. Garde ces bonnes résolutions... moi, je vais achever de prendre connaissance des affaires d'Hamelin... tâcher de le sauver... s'il en est encore temps. (*Mouvement d'Eugénie.*) Oh!... ne te réjouis pas d'avance... j'ai peu d'espérance... mais j'essaierai... En attendant... du calme, enfant... (*Il l'embrasse.*) Au revoir...

Scène IV.

EUGÉNIE, *seule.*

Mon bon oncle!... que ne l'ai-je toujours eu près de moi?... il m'aurait éclairée, lui. Henri... oh! se peut-il que je l'aie méconnu! Ah! j'ai honte de me l'avouer maintenant à moi-même: parceque cette ame était simple, je l'ai crue vulgaire; je l'accusais de ne pouvoir me comprendre, tandis que c'était moi qui ne pouvais m'élever jusqu'à elle!... Je cherchais le bonheur dans des rêves, quand il était près de moi!... ah! je ne le méritais pas!... Et Henri va revenir de Rouen cette nuit, tout-à-l'heure peut-être... Comment pourrai-je lui faire oublier!... Mais... je ne me trompe pas... on monte...

Scène V.

EUGÉNIE, HAMELIN.

EUGÉN. Ah! c'est lui!

*(Elle court à Hamelin et veut l'embrasser.)*HAMEL., *froidement.* Vous ne m'attendiez pas si tôt...EUGÉN., *timidement.* Quel ton glacé... Henri!... ah! ne cherchez plus à me rien cachèr!... je sais pourquoi vous êtes allé à Rouen.

HAMEL. Déjà?... Vous savez alors que je viens d'y signer l'abandon de tout ce

que je possédais?... Mais j'arrive aussi de Fleury.

EUGÉN. Comment?...

HAMEL. J'espérais y trouver M. Lambert.

EUGÉN., à part. Que dit-il?

HAMEL. Mais je suis arrivé trop tard... Louise lui avait déjà remis votre lettre...

EUGÉN. Dieu!...

HAMEL. C'était sans doute une réponse à celle qu'il vous avait écrite avant son départ... et que j'ai vue...

EUGÉN. Ah!...

HAMEL. Oh! ne vous troublez pas!... je ne viens point vous faire de reproches. Au premier instant, j'ai souffert... beaucoup.. puis j'ai hésité à croire... j'aurais voulu voir l'évidence... mais ensuite j'ai recueilli mes souvenirs, et enfin, arrivé à Fleury... je n'ai plus douté!...

EUGÉN. Henri...

HAMEL. Oh! point d'excuses!... vous n'en avez pas besoin... vous aviez *droit de me trahir*. je le sais. Ai-je donc un cœur pour sentir, moi? ne suis-je pas un marchand?... pouvait-on se souvenir de moi quand Lambert était là?... (*Avec un éclat.*) Et voilà les hommes qui sont aimés, ô mon Dieu! Blanchissez vos cheveux dans les veilles, soyez dévoué, patient, donnez votre vie entière en garde à une femme, et il viendra un de ces rêveurs oisifs qui ont fait du désordre la marque du génie; il n'aura qu'à montrer sa pâleur arrangée, qu'à faire entendre ses plaintes hypocrites,

et la femme à qui vous avez tout donné vous trahira!

EUGÉN. Que dites-vous, Henri?... écoutez-moi!... ah! vous m'écouteriez!... Vos premières paroles m'ont glacée, et je suis restée sans voix, sans défense... mais vous m'entendrez, car je ne suis point si coupable que vous le croyez!... Ah! sans doute j'ai été bien insensée!... je vous ai méconnu!... j'ai oublié combien vous étiez noble et bon; mais cette faute n'a été que l'erreur de mon imagination!... ne pouvez-vous donc la pardonner? je n'ai à rougir devant vous que d'un rêve... Henri.. pourquoi détourner les yeux... Henri... vous ne me croyez pas?...

HAMEL. N'en accusez que vous seule!.. je voudrais avoir foi dans vos paroles, mais vous avez ôté à mon cœur sa confiance... le soupçon y reste malgré moi.

EUGÉN, avec désespoir. Mais qu'ai-je donc fait, mon Dieu!...

HAMEL., impétueusement. Ce que vous avez fait? (*se contenant.*) je vais vous le dire!... Vous avez vécu deux mois dans l'intimité d'un homme qui vous parlait d'amour; vous avez passé seul ici avec lui de longues heures... pendant que moi je travaillais pour vous; il vous a écrit des lettres qui vous parlaient de rendez-vous donnés et vous en demandaient de nouveaux; vous y avez répondu!... Quand cet homme a voulu nous quitter, vous avez cherché à le retenir; — car je me rap-

pelle tout maintenant ; et lorsqu'il est parti, vous avez pleuré!... Voilà ce que vous avez fait, madame, ou plutôt... voilà ce que je sais...

EUGÉN. Oh!...

HAMEL. Il se peut que votre cœur seul m'ait trahi!... mais le doute suffit pour détruire tout bonheur et pour briser tout lien!... (*Avec une profonde douleur.*) Oh! vous ne savez pas tout le mal que vous m'avez fait!... vous n'avez pas seulement flétri mon présent et mon avenir, vous avez jeté le doute sur mon bonheur d'autrefois et rendu douloureux jusqu'à mes souvenirs.

EUGÉN. Mon Dieu!... quoi! mes serments, mes larmes, vous ne croyez rien?... rien ne peut me justifier à vos yeux? Mais il vaut mieux mourir alors!... mais nous ne pouvons vivre ainsi... c'est impossible!...

HAMEL. Vous avez raison, et j'y ai songé. Tout-à-l'heure, en apprenant ma ruine, les frères Arnaud m'ont proposé la direction d'un comptoir qu'ils établissent à Philadelphie... j'ai accepté...

EUGÉN. Vous?...

HAMEL. La dot que vous avez reçue de votre oncle est intacte... elle vous suffira pour vivre dans une modeste aisance. Quant à vos enfants... je vous les laisse... aimez-les bien... tâchez qu'ils soient raisonnables et bons... non pour qu'ils soient heureux, — les heureux sont rares — mais pour qu'ils méritent de l'être...

EUGÉN., *avec un cri.* Ah!..

HAMEL. Ne m'interrompez pas... Je desire aussi que vous fassiez deux parts de votre fortune... car j'ai tout calculé.. La première... mais vous ne m'écoutez pas...

EUGÉN., *sanglotant.* Vous voulez que j'écoute des calculs!..

HAMEL. J'en fais bien, moi!..

EUGÉN., *s'élançant vers lui.* Tu ne partiras pas... ou si tu pars, je te suivrai... tu ne peux m'en empêcher... c'est mon droit... (*Mouvement d'Hamelin.*) Eh bien, non... je vous en prie à deux genoux...

HAMEL. Que faites-vous?..

EUGÉN. C'est ainsi maintenant que je dois vous parler... punissez ma folie comme un crime... accablez-moi... je me soumettrai à tout... Seulement, que je ne vous quitte pas, Henri... je ne vous demande pas mon pardon... mais laissez-moi du moins l'espérer.

HAMEL. C'est encore là de l'exaltation.. levez-vous...

EUGÉN. Non... promettez-moi que je vous suivrai... puisque vous êtes malheureux!.. un mot, un regard... Mon Dieu! mais vous me haïssez donc bien, Henri!... toi qui m'aimais tant!..

HAMEL., *ému.* Assez.

EUGÉN., *se relevant avec un cri.* Ah! tu pleures.

HAMEL. Oui... mais en songeant au passé... ne croyez point que ces larmes

ébranlent mes résolutions... je vous l'ai dit, la confiance est à jamais morte dans mon cœur... Pleurer n'est point croire!...

EUGÉN., *accablée.* Ah!...

HAMEL., *avec une émotion difficilement contenue.* Ne prolongeons point ces tristes débats!... Surtout n'oubliez pas qu'il y a des douleurs qui sont des hontes... cachez vos larmes... comme je cacherai les miennes... Ma ruine justifiera mon départ aux yeux du monde... ne laissez pas soupçonner une autre cause... s'il se peut... et soyez heureuse...

EUGÉN., *lui tendant les bras.* Henri!...

HAMEL., *froidement.* Adieu, madame...

(Eugénie s'arrête devant le regard glacé d'Hamelin, se couvre les yeux, chancelle et tombe sur un fauteuil. Hamelin sort.)

Scène IV.

EUGÉNIE, *seule.*

(Elle regarde autour d'elle, se voit seule, et joint les mains.)

Perdue... perdue... et aucun moyen de le détromper... aucune preuve que je ne l'ai point trahi!.. Il ne me croit plus... il a pleuré sans me pardonner!.. et il va partir!... mais cela ne peut être... je ne veux pas qu'il parte... Mon Dieu!.. comment le retenir?... il a résisté à toutes

mes prières... Ah! mon oncle!.. oui...
courons tout lui dire... lui seul peut me
sauver.

Scène VII.

EUGÉNIE, FRANÇOIS.

FRANÇ., *entrant en courant.* Monsieur
Cantal!... monsieur Cantal!... (*Apercevant
Eugénie.*) Ah! pardon... madame... M.
Cantal!... il n'est pas ici?...

EUGÉN. Non.

FRANÇ. Il faut pourtant que je le trouve
... je l'ai reconnu... je suis sûr que c'est
lui...

EUGÉN. Qui... lui?...

FRANÇ. Eh ben... mon ennemi, donc...
M. Lambert.

EUGÉN. Lambert!...

FRANÇ. Oh! quand j'ai vu Louise aller
à Fleury, j' me suis ben douté qu'il vien-
drait.

EUGÉN. Tu l'as vu...

FRANÇ. Dans le parc... là, tout-à-l'heure
... sous les fenêtres... (*Il regarde par la
fenêtre.*) Ah! mon Dieu!... tenez, le vo-
yez-vous au clair de lune... le voilà qui
grimpe au balcon.

EUGÉN. Ciel!...

FRANÇ. S'y pouvait s'casser le cou...
Non, le v'là arrivé...

EUGÉN. Il vient ici...

FRANÇ. J' vas avertir M. Cantal... M.
Hamelin...

EUGÉN. Tais-toi... malheureux...

FRANÇ. Comment...

EUGÉN. Veille là, sur l'escalier... s'il vient quelqu'un, tu m'avertiras...

FRANÇ. Mais, madame...

EUGÉN. Mais va donc... va!

FRANÇ. J'y vas, madame...

Scène VIII.

FRANÇOIS, EUGÉNIE, LAMBERT.

(Eugénie barre la porte, pâle et tremblante. Lambert paraît à la fenêtre.)

LAMB. La chambre d'Eugénie est là...

EUGÉN., *l'apercevant.* Ah!

LAMB., *l'apercevant.* Eugénie!

EUGÉN. Que voulez-vous, Monsieur, que voulez-vous?

LAMB. Je vous cherchais.

EUGÉN. Mon mari est ici...

LAMB. Je le sais.

EUGÉN. Et vous osez venir...

LAMB. Écoutez-moi!... j'allais partir comme vous me l'aviez ordonné, j'y étais décidé, lorsque la rencontre de François au village m'a arrêté... j'ai appris de lui qu'Hamelin avait vu ma lettre!...

EUGÉN. Oui, mon Dieu!

LAMB., *étonné.* Vous le saviez?.. — A cette nouvelle, je n'ai plus songé à moi, mais à vous, que je laissais ici exposée au ressentiment d'Hamelin!...

EUGÉN. Mais ne voyez-vous pas que vous achevez de me perdre?..

LAMB. Je viens pour vous sauver.

EUGÉN. Vous?...

LAMB. Rien ne peut vous rendre désormais la confiance d'Hamelin; il vous a soupçonnée, et le soupçon flétrit comme la faute elle-même.

EUGÉN., *avec désespoir*. Ah! je le sais!...

LAMB. Vous ne pouvez plus espérer près de lui ni joie ni repos!... vous ne pouvez vivre près d'un homme qui croira que vous l'avez trompé, qui vous méprisera... Eugénie, échappez à ces tortures par la fuite...

EUGÉN. La fuite!...

LAMB. Oh! ne m'accusez pas de vous avoir amenée à cette extrémité fatale!... votre douleur m'ôterait le courage, et je veux en conserver pour vous!... je vous consacrerai ma vie entière, je rachèterai à force de dévouement le mal que je vous ai fait!... Eugénie, je vous en conjure!...

EUGÉN., *reculant*. Ah! laissez-moi... vous me faites peur!... qu'osez-vous me proposer?... d'échapper à la punition d'une imprudence par un crime!... oh! non! je sais que tout le bonheur de ma vie est perdu... je subirai la colère de Henri, son mépris s'il le faut, mais je ne déshonorerai pas son nom!... je n'ai point à rougir d'une faute!... si les autres peuvent en douter, moi du moins je le sais!... je veux garder le droit d'embrasser mes enfants!...

LAMB. Je vous en supplie!... oh! ne me laissez point le remords d'avoir anéanti à

jamais votre bonheur... vous ne pouvez rester ici... Eugénie... oh! confie-moi ta destinée... je t'aime tant!...

EUGÉN., *lui échappant.* Mais je ne vous aime pas, moi!... (*mouvement de Lambert.*) non... je vois clair enfin dans mon ame... j'ai pris mes désirs romanesques pour des besoins du cœur; j'avais rêvé des joies impossibles, et je croyais les trouver dans tout sentiment étrange, nouveau... je marchais à l'abîme les yeux fermés, sans comprendre moi-même mon imprudence...; mais tout-à-l'heure, quand mon oncle m'a appris là tout ce que Henri avait souffert... quand j'ai su, qu'au moment même où je l'accusais, où j'allais l'oublier peut-être, sa ruine s'accomplissait... (*mouvement de Lambert.*) oui, sa ruine... qu'il m'avait cachée pour m'éviter toute inquiétude; quand j'ai découvert enfin tout ce qu'il y avait de généreux dans ce cœur, de grand dans cette intelligence que j'avais méconnue... ah!... il m'a semblé que je sortais d'un long délire; j'ai eu honte de mon injustice, Henri m'a paru le plus noble des hommes... et j'ai senti... oui... j'ai senti que je l'aimais... et que je ne vous aimais pas!

LAMB., *attéré.* Ah! madame...

EUGÉN. Ne rendez donc point mon malheur plus grand! Henri peut venir... votre présence ici confirmerait ses soupçons... Au nom du ciel, partez... partez!

Scène IX.

LES PRÉCÉDENTS; HAMELIN, *sortant de la chambre à droite.*

EUGÉN. Dieu!...

HAMEL. Pourquoi cet effroi?... j'ai tout entendu... (*Il tend la main à sa femme.*) Eugénie...

EUGÉN., *embrasse cette main en jetant un cri.* Ah!...

HAMEL., *d'un ton très contenu.* Je dois me réjouir du retour de monsieur, puisque je lui dois de connaître la vérité... (*Se contenant moins.*) Je craignais d'ailleurs d'avoir quelque peine à le retrouver... et pourtant... je voulais le voir...

LAMB., *les yeux baissés.* Je dois supporter vos reproches...

HAMEL. Des reproches? et pourquoi?... parceque vous avez essayé de perdre une femme qui aurait dû être sous la sauvegarde de votre honneur?... parceque vous avez voulu payer l'hospitalité que je vous accordais en me couvrant de honte?...

LAMB. Hamelin...

HAMEL. Mais vos pareils ne font-ils pas leur gloire de ces spirituelles lâchetés?....

LAMB. Monsieur... vous avez trop d'avantages sur moi pour en abuser...

HAMEL., *se contenant.* Vous avez raison.. vous pouvez vous retirer, monsieur... (*Bas.*) Tout-à-l'heure, près du pavillon d'été... j'apporterai des armes...

LAMB. Vous voulez!... (*Mouvement d'Hamelin.*) J'y serai...

HAMEL. Adieu, monsieur...

(*Lambert sort.*)

EUGÉN., *à part.* Ils ont parlé bas!

Scène X.

EUGÉNIE, HAMELIN.

HAMEL., *à part.* Il faut que je le rejoigne. (*En se détournant, il voit Eugénie qui s'est approchée et l'observe avec inquiétude. Il lui prend la main.*) Eugénie!... Ah! béni soit Dieu de m'avoir ôté mon doute!..

EUGÉN. Tu me crois donc maintenant?..

HAMEL. Et je t'aime. (*Il l'embrasse.*)

EUGÉN. Tu ne partiras pas?..

HAMEL. Non... mais les frères Arnaud comptent sur moi... il faut que je leur écrive... (*Il veut sortir.*)

EUGÉN., *vivement.* Henri... ne me quittez pas!...

HAMEL. Le temps d'écrire cette lettre seulement...

EUGÉN. Écrivez-la ici.

HAMEL. Non...

EUGÉN. Je vous en prie!

HAMEL., *voulant lui échapper.* C'est impossible... Eugénie... laissez-moi.

EUGÉN., *avec un cri.* Ah! tu vas te battre!... j'en suis sûre... (*Barrant la porte avec violence.*) Tu ne sortiras pas!... (*Avec prière.*) Oh! ne sors pas... ne sors

pas!... Tu me disais là tout-à-l'heure que tu me croyais... pourquoi te battre alors ?!

HAMEL., *voulant se débarrasser.* Eugénie !

EUGÉN. Ah! tu ne m'échapperas pas, Henri!... je te suivrai partout... j'empêcherai ce duel...

Scène XI.

LES PRÉCÉDENTS, CANTAL.

CANT. Cela ne sera point nécessaire...

HAMEL. Cantal...

EUGÉN. Ah! mon oncle...

CANT. Je viens de voir M. Lambert, et je lui ai déclaré que ce combat était impossible.

HAMEL. Comment...

CANT. Je lui en ai donné les raisons... et comme il ne paraissait point persuadé, je lui ai montré certaines lettres-de-change payées pour lui.

HAMEL. Ah! mon oncle...

CANT. Pardieu! je n'étais pas obligé au secret moi... Cela a paru le toucher... car au fond ce n'est pas un méchant garçon.. J'ai vu des larmes rouler dans ses yeux.. Et après un moment d'hésitation... „Mon-sieur, m'a-t-il dit, je laisse à Hamelin le „droit de me mépriser comme un lâche, „ce sera ma punition... Je vous obéis... „et je pars.“

HAMEL. Que dites-vous?...

CANT. Et il est parti.

EUGÉN., *joyeusement.* Ah!...

HAMEL. Parti l...

CANT., *prenant Hamelin à part.* Et vous devez l'en remercier, Hamelin; que regrettez-vous?... de n'avoir point frappé un homme qui eût refusé de se défendre... car telle était son intention. L'erreur d'un jeune fou doit-elle être rachetée avec du sang, et son repentir ne vous suffit-il point?... Songez-y, d'ailleurs, Hamelin: tout le monde eût deviné la cause d'un pareil combat, et votre vengeance eût fait croire à une faute... Eugénie eût été soupçonnée...

HAMEL., *à lui-même.* C'est vrai.

CANT., *lui prenant la main.* Allons, vous êtes un homme, vous... l'honneur et le bonheur vous restent... que vous faut-il encore? Plus de ressentiments, Hamelin, il n'y a que les âmes faibles qui sont implacables; les cœurs bien faits comprennent l'erreur et sont miséricordieux.

HAMEL. Oui, vous avez raison... il a bien fait de partir... oui. — Votre main, Eugénie.

EUGÉN. Ah! tu pardones donc?

HAMEL. Non, j'oublierai.

CANT. A la bonne heure... ne regardez que l'avenir, et ne songez maintenant qu'à réparer les échecs de la fortune.

HAMEL. Ah! j'y réussirai. (*Donnant la main à Eugénie.*) J'ai retrouvé ma force et mon courage!

CANT. Et votre capital.

HAMEL. Que voulez-vous dire?

CANT. Voici ce que Baudoin vient d'apporter de Rouen.

HAMEL., *prenant le papier que Cantal lui présente.* Que vois-je?... quittance générale de mes créanciers?... et c'est vous qui avez payé, mon oncle!

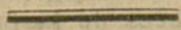
CANT. Comme votre associé... car je le suis à partir d'aujourd'hui. J'ai examiné vos nouveaux plans: la réussite est sûre... en conséquence, je me fais votre actionnaire, votre commanditaire; vous ne pouvez pas me refuser de faire ma fortune avec vous, que diable! ce serait de l'égoïsme!

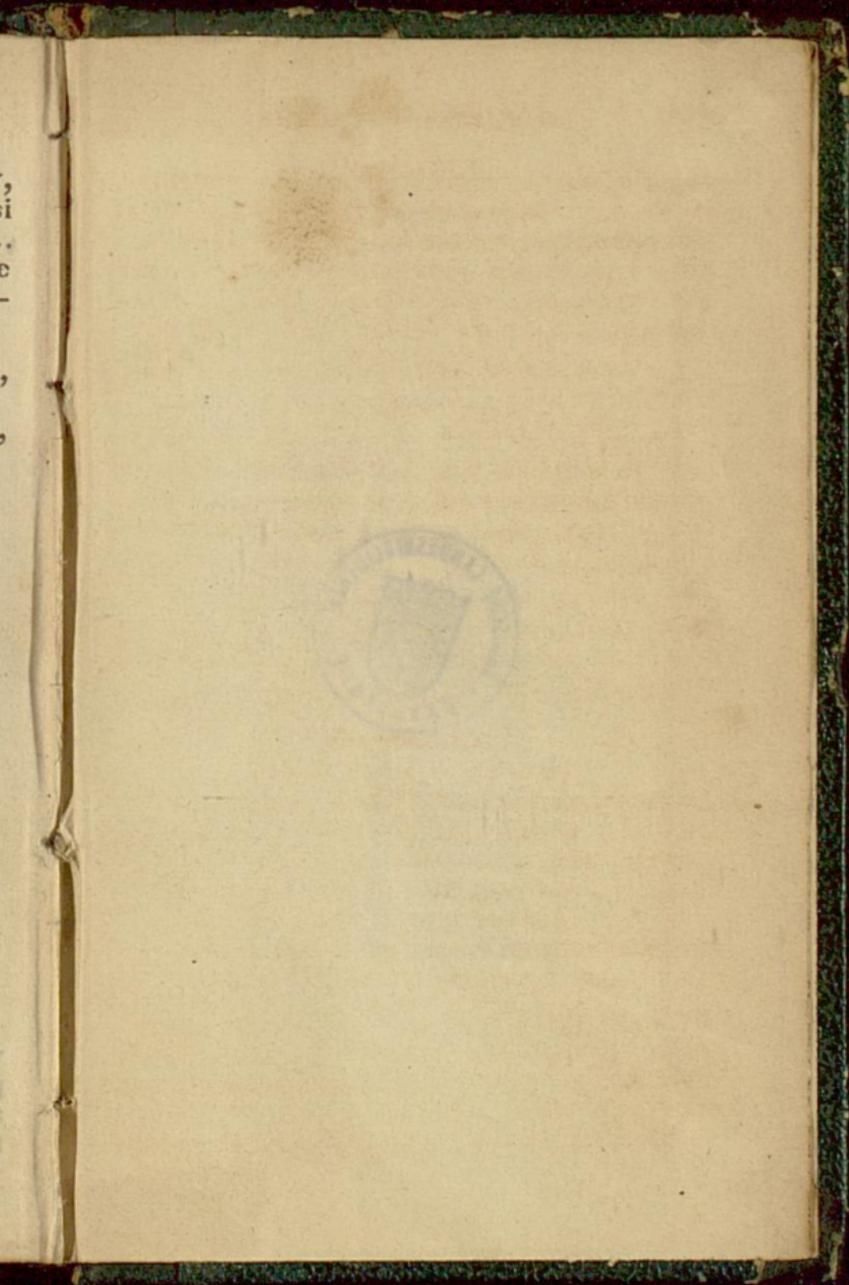
HAMEL. Mais vos projets de retraite?...

CANT. C'était une folie; j'y renonce. Un bonnetier comme moi doit mourir en faisant des règles de trois. Nous mettrons à exécution vos projets; je tiendrai vos livres; je calculerai pour vous, et vous aurez du génie pour nous deux...

EUGÉN. Ah! oui, mon oncle... ne nous quittez plus... vous serez notre ange gardien,

CANT. Soit: un ange gardien... faisant la commandite.







BLB Karlsruhe



50 74783 0 031

